Vve Seyfrieu libraire
30 rue du vieux Versailles 30

Bethlehem
104
v.2
SMRC

CERISETTE.

Livres de Fonds.

Andalousia, *par Lottin de Laval*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommerry, *par le même*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, *par Barginet* (de Grenoble). . . . . 2 vol. in-8.
Fleur d'Epée, *par A. de Kermainguy*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, *par Louis Jousserandot*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, *par Paul Féval*, auteur des *Mystères de Londres*. . . 2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis *par Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, *par madame Sophie Pannier*. . . . . 2 vol. in-8.
La Poule aux Œufs d'Or, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, *par Jules David*. . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Miniatre, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Souvenirs intimes du comte de Mesnard, *premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry*. . . . . 2 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du Monde, *par madame Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, *par Jules David*. . . . . 2 vol. in-8.
Tyler le Couvreur *par Paul de Kock*. . . . . 1 vol. in-8.
Le Château d'Eppstein, *par Alexandre Dumas*. . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, *par Cooper*. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Hyglands, *Par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, *par Auguste Ricard*. . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, *par Jules de Saint-Félix*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Béarnais, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, *par Louis Jousserandot*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, *par Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Carabines, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Voile Noir, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
L'Autel et le Théâtre, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Lola et Maria, *par madame la comtesse Merlin*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Anneaux d'une chaîne, *par le vicomte d'Arlincourt*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Comte de Gniche, *par madame Sophie Gay*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Faux Frère, *par la même*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Petit Roi (roman historique), *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Marie Tudor, *par madame A. Dupin*. . . . . 2 vol. in-8.
François les Bas-Bleus, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Nanon de Lartigues, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
Diane et Sabine, *par Michel Masson*. . . . . 2 vol. in-8.
Le proscrit des Hébrides, *par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.
Madame de Condé, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
La Vicomtesse de Cambes, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Charmante Gabrielle, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, *par X.-B. Saintine*. . . . . 2 vol. in-8.
Cœur de Lièvre, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
L'Abbaye de Peyssac, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Raphaël et Lucien, *par Michel Masson*. . . . . 2 vol. in-8.
La Famille du Mauvais Sujet, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Débardeur, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Trouble Ménage, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Une Gaillarde, *par Ch. Paul de Kock*. . . . . 6 vol. in-8.
La Belle de Nuit, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Brin-d'Amour, *par Henry de Kock*. . . . . 3 vol. in-8.

Ouvrages sous Presse.

Bébé, *par Roger de Beauvoir*. . . . . 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, *par madame A. Dupin*. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille de la Montagne noire, *par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.

Paris. — Imprimerie de Cosson.

CH. PAUL DE KOCK.

CERISETTE.

(Entièrement inédit.)

« Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque
» toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation. »
(*Maximes de La Rochefoucauld.*)

II

2e

PARIS,
A. DE POTTER, EDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

Renvoyer libraire Paris
Du Vieux Versailles 30

CHAPITRE PREMIER.

LE LEVER. — UNE BRETELLE.

Les comédiens avaient dormi la grasse matinée ; il est près de dix heures lorsqu'ils commencent à se rendre dans

Denoyer, libr. 30, r. du Vieux-Versailles
à VERSAILLES Seine-et-O

la salle commune et à demander à déjeûner.

M. Chatouillé était levé depuis longtemps ; il grondait sa vieille servante, il grondait François, il aurait sans doute grondé Cerisette si elle eût été là, mais la jolie fille n'avait point encore paru.

« — Que diable avez-vous donc à » crier de si bon matin, M. l'auber- » giste ? » dit Grangérant en allant prendre l'air dans la cour.

« — Ce que j'ai, monsieur, ce que » j'ai !... c'est que je suis entouré de » fainéants qui ne font rien !... C'est » que, si je n'y ai pas l'œil, un de ces

» jours ou une de ces nuits on volera
» tout ce qui est chez moi !...

» — Qu'est-ce que cela veut dire ?...

» — Cela veut dire, monsieur, que
» nous avons couché la porte ouverte...
» et qu'il était aussi facile de s'intro-
» duire chez moi que de prendre une
» prise de tabac.

» — Bah !... la porte était restée
» ouverte, laquelle ?

» — Celle-ci, monsieur... qui donne
» sur la route. Il n'y a qu'une grande
» barre de fer à poser en travers....
» c'est bien facile... et pas moyen de

» la forcer alors ! Mais ce matin, quand
» je suis descendu, j'ai trouvé la porte
» poussée tout bonnement, et pas la
» moindre barre mise.

» — Mais quelqu'un pouvait être
» déjà sorti?

» — Non, monsieur, personne n'é-
» tait sorti, j'en suis certain, je me
» suis levé avant tout le monde... mes
» domestiques dormaient encore... ma
» femme n'est pas matinale depuis
» qu'elle a la goutte, et ce n'est per-
» sonne de votre société qui aurait eu
» envie de se lever avec l'aurore...

» Mon cher hôte ! » dit Montézuma,

qui vient d'arriver dans la cour, entortillé dans une espèce de robe de chambre de perse à grandes fleurs, dont on ne distingue plus la couleur, par suite des blanchissages, et coiffé d'un foulard orange dont les cornes se balancent avec grâce au-dessus de son œil gauche. « Vous ne savez donc pas » que :

» Quant on fut toujours vertueux,
» On aime à voir lever l'aurore !...

» — Je ne dis pas le contraire ! mon-
» sieur, je vous crois très vertueux !...
» mais est-ce vous qui avez ôté la barre
» de fer au point du jour.

» — Ah! monsieur Chatouillé! » s'écrie Desroseaux qui s'approche en fumant un cigarre :

« Le point du jour
» Cause parfois, cause douleur extrême,
» Que l'espace des nuits est court,
» Quand il faut quitter ce qu'on aime!
» Au... au... au...

» Eh monsieur! je ne vous force » pas de quitter ce que vous aimez!... » est-ce que cela me regarde! » s'écrie l'aubergiste en interrompant le Figaro au milieu de son point d'orgue. « Mais » j'en reviens à ma barre de fer. »

Cuchot se pose devant M. Chatouillé en chantant :

« Et l'on revient toujours
» A ses premiers amours! ..

» — Ah ça, mais ils sont très em-
» bêtants ! » se dit l'aubergiste en cher-
chant à se débarrasser des comédiens,
mais le père noble le retient par le
bras en lui disant :

« — Voyez-vous, mon cher mon-
» sieur, quand j'étais chez l'avoué,
» chacun avait son tour pour fermer
» les portes... De cette façon on sa-
» vait à qui s'en prendre s'il arrivait
» quelque chose. Un soir, je me rap-
» pelle...

» — Monsieur, je sais très bien que

» je dois m'en prendre à François... il
» sera au pain sec pour huit jours...

» —Eh bien... et le déjeûner !...
» Est-ce qu'on ne déjeûne pas ici... à
» quoi pensez-vous donc, messieurs...
» j'ai mon pauvre estomac sur mes ta-
» lons. »

Ces paroles étaient dites par madame Grattenboule qui venait d'arriver dans la cour. La mère d'Albertine avait pour tout vêtement une grande camisole de flanelle et un jupon de tricot qui descendait à peine jusqu'à ses jarretières, laissant parfaitement voir une jambe qui était encore fort

bien faite. Ce jupon, devenu trop court et trop étroit à force d'être lavé, collait sur les fesses de cette dame et lui bridait les cuisses, si bien que de loin on croyait qu'elle portait un caleçon; cette jupe courte aurait été bien indiscrète si madame Grattenboule s'était baissée pour ramasser une épingle. Un grand bonnet noué sous le cou, et deux madras mis par dessus le bonnet composaient la coiffure de nuit du souffleur de la troupe.

« — Rassure-toi, ô Grattenboule! » dit Cuchot, « j'ai commandé le déjeû-» ner... J'aime à croire que M. Cha-» touillé nous fera servir bientôt.

» — Oui, messieurs, dans un mo-
» ment, et cette Cerisette qui n'est point
» encore descendue... que peut-elle
» faire dans sa chambre!...

» — Et Vertigo a-t-il eu de l'avoine
» ce matin? » dit Poussemard en s'a-
dressant à François.

« — Oui, monsieur, vot' cheval a
» mangé... j'aime mieux le soigner que
» de jouer la comédie, moi.

» — Donnez-lui donc une botte de
» foin à présent.

» — Dans la minute, monsieur.

» — Ah! vous ne vous sentez pas de

» dispositions pour le théâtre, jeune » homme, » dit la mère d'Albertine en s'approchant de François.

« — Oh! non, madame... au con- » traire. »

En disant cela, le garçon d'auberge s'éloigne de madame Grattenboule dont le costume bizarre semble l'effrayer, il craint probablement qu'elle ne veuille aussi jouer avec lui une scène de *Paul et Virginie*, et il se demande où il en serait si cette dame l'obligeait à se cacher sous son petit jupon de tricot collant.

Les acteurs retournent dans la salle

où l'on doit déjeûner ; les dames viennent d'y arriver en toilette du matin. L'habitude du fard a fait disparaître les roses de leur teint. La robuste Albertine est la seule qui ait conservé de l'éclat et de la fraîcheur. Du reste, toutes ces dames se plaignent de leur santé : Elodia a mal à la gorge, Zinzinette a la migraine, madame Ramboure a les nerfs agacés ; il n'y a qu'Albertine qui déclare qu'elle a très faim, puis qui part d'un éclat de rire en regardant sa mère, et s'écrie :

« — Comment, ma mère, tu descends » dans ce costume !... c'est un peu lé- » ger !

» — Eh bien quoi donc! qu'est-ce
» qu'il a mon costume... je suis en ma-
» tin, ne faut-il pas se gêner dans une
» auberge!...

» — Ton jupon raccourcit tous les
» jours... Que tu fasses voir ta jambe,
» je le comprends, tu l'as très bien
» faite...

» — On s'en flatte, il n'y a personne
» ici qui puisse en montrer une tour-
» née comme ça!...

» — Mais si tu t'obstines à sortir
» avec ce jupon de tricot... tu risques
» de laisser voir... tes genoux!

» — Eh! bien, on verra que je ne
» suis pas cagneuse!

» — Oh! oh! madame Grattenboule,»
dit Desroseaux, « voilà un raisonne-
» ment qui pourrait vous entraîner
» bien loin... prenez garde. Quant à
» moi j'offre de faire une souscription
» pour vous acheter un autre jupon.

» — Ma mère n'a pas besoin de tes
» souscriptions pour s'habiller, en-
» tends-tu.

» — Qu'on me donne plutôt une re-
» présentation à bénéfice... depuis le
» temps qu'on me la promet!... » dit

madame Grattenboule, « Mais avec » vous autres, Dieu merci! on ne voit » jamais arriver la queue des pro- » messes!

» — Il me semble que le déjeûner » est servi, » dit Cuchot.

« — Et Angely n'est pas encore » descendu...

» — Tant pis! mettons-nous à table.

» — Angely est sans doute occupé » à conter fleurette à la petite Ceri- » sette que je n'ai pas encore aperçue » en bas.

» — Quel Lovelace que ce garçon-
» là !..:.

» — A table, à table !

» — Quant à moi, » dit Montézuma en faisant une demi-pirouette pour se tourner vers la table. « J'avoue que
» je ne donne pas dans les servantes
» d'auberge ! J'apprécie peu ce genre
» de conquête !

» — Tu aimes mieux les parfumeu-
» ses ! hein ? Montézuma, à propos, la
» pommade de Fontainebleau est dit-
» on superfine mais un peu chère... »

Le bel homme feint de ne point entendre.

« — Mes enfants, » dit le père noble, « il faut partir aussitôt après déjeûner, et nous hâter d'arriver à Nemours, car ici nous perdons notre temps, nous ne préparons rien... Nous n'avons pas encore décidé ce que nous jouerons...

» — Que cet Angely est ridicule de ne point descendre, » dit Zinzinette, « mon ami, ayez donc la complaisance de monter l'avertir que le déjeûner l'attend, il est sans doute encore à s'habiller.

» — J'y vais, madame, » dit François.

« — Et n'oubliez pas notre cheval, »

dit Poussemard. « J'ai vu à sa figure » qu'il avait encore faim... donnez-lui » une demi-botte de foin.

» — Oui, monsieur. »

François quitte la salle. Toute la compagnie se met à table et commence à déjeûner. M. Chatouillé avait disparu depuis quelque temps, il ne restait personne pour servir.

« — On est fort mal dans cette au- » berge, » dit Elodia, « voyez, il n'y a » personne pour nous changer d'as- » siettes.

» — On mange sur la même, » mur-

pure Cuchot, « nous avons souvent » été moins bien que cela...

» — Oh ! avec toi, il ne faudrait ja- » mais se plaindre ! Et quels lits ! Est- » ce que vous avez dormi, mesdames ?

» — Moi je n'ai fait qu'un somme ! » dit Albertine.

« — Moi, je suis bien sûre qu'il y » avait des rats dans ma chambre, » dit madame Ramboure, « j'enten- » dais un froufrou très inquiétant, et » vous, messieurs ?

» — J'ai aussi entendu du bruit, » dit Montézuma, « mais ce n'était pas des

» rats. Angely couchait dans la même
» chambre que moi... il a probable-
» ment été se promener cette nuit... on
» a ouvert et refermé le porte, on avait
» beau prendre des précautions... cela
» me réveillait toujours...

» — Mais ce pauvre garçon a peut-
» être été indisposé, dit Zinzinette, il
» l'est peut-être encore et c'est pour
» cela qu'il ne descend pas...

» — Non, non... il n'était pas ma-
» lade... je pense qu'il se levait pour
» tout autre chose...

— » Ah ! voilà comme on est, on
» suppose toujours des bêtises... Mais

» ce garçon revient, enfin... Eh! bien,
» notre camarade va-t-il descendre? »

François qui vient d'entrer dans la salle, en tenant une de ses mains dans la poche de sa veste, se met à sourire d'un air qu'il veut rendre malin, et répond :

« — Ce monsieur n'est pas dans sa
» chambre... je n'y ai trouvé person-
» ne... Mais en revanche, en allant
» dans le grenier au fourrage chercher
» du foin pour le cheval, j'ai trouvé
queuque chose sur des bottes qu'on
» avait diablement foulées... on croirait
» qu'on a couché-là... Enfin, v'là l'ob-

» jet. Je me suis dit : si c'est à quel-
» qu'un de la société, il le reconnaîtra. »

En disant cela, François sort de sa poche une bretelle brodée en tapisserie et la passe à la société.

« — C'est une jarretière ! » dit madame Grattenboule.

« — Mais non, tu te trompes, ma
» mère, ceci est un objet d'homme,
» c'est une bretelle... il n'y a pas à s'y
» méprendre. Eh ! bien, messieurs, qui
» de vous a égaré sa bretelle dans le
» grenier au fourrage... Comment, per-
» sonne ne répond... Eh ! mon Dieu,
» si j'y avais laissé ma jarretière je

» vous assure que je ne me gênerais pas
» pour la réclamer !

» — Cette bretelle n'est pas à moi...

» — Ni à moi.

» — Eh ! mais, c'est à Angely cette
» bretelle-là ! s'écrie Elodia.

» — Ah ! tu connais les bretelles d'An-
» gely, toi, » dit Cuchot en regardant
sa femme d'un air surpris.

« — Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant
» à cela... il ne porte pas toujours un
» gilet ; d'ailleurs c'est une femme qui
» lui a fait cadeau de celles-ci à Senlis,

» il nous les a montrées le même jour,
» n'est-ce pas Albertine?

» — Oh ! ma foi ! j'ai tant vu de bre-
» telles dans ma vie ! » répond Alberti-
ne en se faisant des tartines de beurre,
« que celles-ci me sont sorties de la
» tête

» — N'importe, dit Desroseaux, cette
» bretelle est à notre camarade Angely
» et elle a été trouvée par le garçon
» dans le grenier au fourrage... Hum!..
» mesdames! ceci devient grave, et
» donnerait à penser que cette nuit...

» — Messieurs ! » s'écrie madame
Grattenboule, en se versant du café;

« je n'ai pas bougé de ma chambre...
» ma fille est là pour vous le dire... Je
» couche sur le dos et je n'ai pas re-
» mué de la nuit.

» — Mais tu n'as pas besoin de te dé-
» fendre, ma mère, est-ce que personne
» songe à te soupçonner. Qu'est-ce que
» ça leur fait que tu couches sur le dos!.
» Déjeune donc tranquillement... ne te
» mêle pas de tout ça!..

» — Moi! Dieu merci! je couche
» avec mon mari!» dit Elodia d'un air
vexé et en se mordillant les lèvres,
« mais tout le monde n'en peut pas
» dire autant!..

» — Qu'est-ce que tu veux dire par
» là ? » s'écrie Zinzinette.

» — Elle jette des pierres dans notre
» clos! dit Albertine en riant. Mais je
» m'en fiche pas mal! si j'étais la maî-
» tresse d'Angely pourquoi donc m'en
» cacherais-je !.. Je suis libre et je suis
» majeure !..

» — Je crois bien que t'es majeure, »
maronne madame Grattenboule, « et
» ce n'est pas d'hier malheureuse-
» ment. »

Pendant cette conversation madame
Ramboure ne disait rien, mais elle

poussait de légers soupirs, affectait de baisser les yeux, d'être troublée, de laisser tomber sa fourchette, puis son couteau, et faisait enfin son possible pour attirer les soupçons sur elle. Mais cette comédie obtenait peu de succès.

CHAPITRE DEUXIEME.

LE DÉPART.

Un grand bruit, partant du haut de la maison, attire l'attention générale ; bientôt le maître de l'auberge entre dans la salle, l'air furibond, l'œil étin-

celant, le bonnet de coton aplati sur la tête, il fait des gestes et semble vouloir menacer tout le monde, poussant des exclamations auxquelles on ne comprend rien.

« — Qu'avez-vous donc, monsieur » Chatouillé? les yeux vous sortent de » la tête, dit Desroseaux. Est-ce que » cette fois vous avez voulu faire du » bouillon sans viande?

» — Messieurs... cela ne se passera » pas ainsi... c'est affreux!.. c'est abo- » minable... Ma maison est honnête, » messieurs...

» — Nous aimons à le croire... il

» n'y a que votre manière de faire les
» matelottes qui soit un peu hasar-
» dée !..

» — Oh ! ceci n'est pas une plaisan-
» terie... Vous me rendrez tous rai-
» son... ces dames aussi...

» — Ha ça, mais à qui en a-t-il donc
» ce fricotteur... il perd la tête !..

» — A qui j'en ai.. Votre camarade
» Angely est en ce moment dans la
» chambre de Cerisette... Comprenez
» vous, messieurs !..

» — Oh ! parfaitement ! et c'est pour
» cela que vous faites tout ce tapage...

» — Comment, pour cela?.. Ah! » vous croyez que je le souffrirai... » J'avais des soupçons. Je suis monté à » pas de loups jusques à la chambre de » cette petite... Je ne trouve plus de » nom assez affreux pour elle... Arrivé » contre la porte... j'ai entendu... Oh! » je ne veux pas dire ce que j'ai en- » tendu, vous le devinez...

» — Dites toujours, monsieur Cha- » touillé, s'écrie Desroseaux, il faut » que nous soyons fixés...

» — Je l'ai été, moi, monsieur... J'ai » poussé la porte... elle n'était pas fer- » mée... Concevez-vous cela ..

» — Très bien ; les amoureux ne
» pensent pas à tout.

» — Je vais pour entrer... mais
» votre camarade accourt sur moi et
» me donne sur la tête un coup de
» poing...

» — Qui a fait une tourte de votre
» bonnet de coton... cela se voit en-
» core.

» — Puis il me ferme la porte sur le
» nez. Messieurs, il y a abus de con-
» fiance, il y a séduction, il y a vio-
» lence, il y a...

» — Il y a, » dit Angely, qui entre
alors dans la salle en conduisant Ce-

risette par la main, « que je pré-
» sente à toute la troupe une nouvelle
» camarade. »

L'entrée de Cerisette produit un effet magique sur toute la compagnie; car, il faut le dire, la jeune fille est si jolie en ce moment, qu'il est difficile de ne point rester en admiration devant elle. Sa toilette de la veille est remplacée par une modeste robe de toile à petites raies roses et blanches; mais cette robe lui va si bien, elle dessine si parfaitement sa taille, qu'on ne voudrait pas qu'elle en portât une plus belle. Un petit fichu de soie se croise sur sa poitrine et est noué par

derrière. Enfin, pour coiffure la jeune fille n'a que ses cheveux qui tombent en longue boucles de chaque côté de son visage ; mais alors l'émotion qu'elle éprouve, l'incarnat qui couvre ses joues, sa démarche tremblante, tout ajoute à ses charmes. Les hommes l'admirent, les femmes mêmes sont forcées de lui rendre justice.

Mais après un moment donné à la surprise et pendant lequel l'aubergiste lui-même est demeuré tout interdit, Elodia s'écrie :

« — Une nouvelle camarade... cette » servante d'auberge !.. Que signifie » cette plaisanterie, Angely ?

» — Je parle très sérieusement, mes-
» dames et messieurs ; oui, cette jeune
» fille se décide à embrasser notre pro-
» fession... Elle est douée de grands
» avantages physiques, elle a de la voix,
» je me charge d'être son professeur...
» Pourquoi ne réussirait-elle pas... Et
» quant à la réflexion assez maladroite
» de notre première chanteuse à rou-
» lades, au sujet de l'état qu'exerçait
» Cerisette, elle est au moins fort dé-
» placée ; dans les arts on ne relève que
» de son talent ! Qu'importe d'où l'on
» parte si l'on se fait un nom par son
» mérite... et si je voulais fouiller dans
» les précédents de tous ceux qui m'en-
» tourent... je trouverais des positions

» infiniment au-dessous de celle qu'exer-
» çait Cerisette...

» — J'ai été chez l'avoué! » murmure le père noble avec fierté.

« — Mais je veux bien n'en pas dire
» plus, à condition que l'on ne mettra
» aucun obstacle à l'admission de cette
» jeune fille. »

Les dames se taisent en faisant la moue. Desroseaux prend la parole.

« — Mademoiselle est jolie. Certai-
» nement personne de nous ne songe à
» le nier ; mais enfin, Angely, tu sais
» bien que notre troupe est complète..
» Nos recettes sont souvent très mini-

» mes et tu veux augmenter nos dé-
» penses...

» — Cerisette n'augmentera point
» vos dépenses, je prendrai la sienne
» à mon compte; elle ne demande au-
» cune part dans vos bénéfices, et vous
» savez très bien que pour faire faire
» de l'argent au théâtre, il n'y a pas
» de meilleur auxiliaire qu'une jolie
» femme. Enfin, mes chers camarades,
» je n'ai plus qu'un mot à vous dire :
» si vous n'admettez pas Cerisette dans
» votre troupe, vous pouvez aussi me
» regarder comme n'en faisant plus
» partie. Je pars avec elle, je vous fais
» à l'instant mes adieux. »

Le dernier argument employé par le jeune premier a obtenu un plein succès. Personne ne voudrait le voir partir : les hommes parce qu'ils ont besoin de lui ; les femmes parce qu'elles tiennent à lui, malgré, ou à cause des perfidies qu'il leur fait ; les visages redeviennent aimables, on se tend la main, la paix est conclue, la jeune fille est admise, Montézuma s'empresse de lui faire une place près de lui et Cerisette va s'asseoir à la table qu'elle a servi la veille, lorsque M. Chatouillé, qui avait écouté tout cela d'un air hébété, refait des yeux furibonds et se jette sur Cerisette qu'il veut empêcher de s'asseoir, en s'écriant :

« — Qu'est-ce que vous faites-là... » je vous défends de vous mettre à cette » table... Je ne sais pas ce que ces mes- » sieurs et dames veulent faire de vous, » mais je déclare que je m'y oppose... » Vous ne voyez donc pas qu'on se » moque de vous... allez bien vite re- » mettre votre tablier, et... »

L'aubergiste ne peut en dire davantage, car Angely est allé à lui, et le prenant vigoureusement par l'épaule, l'envoie trébucher à l'autre bout de la salle, puis s'assied à côté de Cerisette, en criant :

« — Une assiette à mademoiselle...

» allons vivement, monsieur Chatouillé,
» et ne faisons pas le méchant...

» — Monsieur! vous n'avez pas le
» droit d'emmener ma domestique...

» — Vous oubliez, monsieur l'auber-
» giste, que vous nous avez conté hier
» toute l'histoire de Cerisette, vous l'a-
» vez prise chez vous, parce que sa
» nourrice avait quinze cents francs,
» plus dix-huit francs soixante-quinze
» centimes dans sa poche; ce n'est pas
» l'humanité, ce n'est point la bienfai-
» sance qui vous ont guidé alors...
» c'est votre intérêt seul qui vous a
» fait agir, car sans les quinze cents

» francs de cette bonne femme, on
» vous chassait de cette maison. Mais
» en vous laissant la somme et la jeune
» fille, on vous a mis pour première
» condition que Cerisette serait tou-
» jours libre... qu'elle pourrait vous
» quitter dès que bon lui semblerait et
» sans que vous ayez le droit de la rete-
» nir... est-ce vrai, monsieur l'hôte ?

» —C'est possible, monsieur, » mur-
mure l'aubergiste, « mais ce n'est
» point une raison pour... d'ailleurs,
» se faire actrice... elle ne sait pas
» seulement annoncer le potage...
» Voyons, Cerisette, répondez-moi vous-
» même, est-il vrai que vous soyez assez

» ingrate pour vouloir nous quitter...
» Est-ce bien de votre propre volonté
» que vous agissez en abandonnant
» cette maison ?.. »

La jeune fille se tourne vers l'aubergiste, et d'une voix bien claire, bien accentuée, sans hésiter un moment, lui répond :

« — Oui, monsieur, c'est bien ma
» volonté de vous quitter, et si l'occa-
» sion ne se fût pas présentée aujour-
» d'hui, certainement j'en aurai saisi
» une autre ; je ne me crois pas ingrate
» pour cela, monsieur, car mon départ
» ne fera pas de peine à votre femme ;

» elle n'était pas assez aveugle pour ne
» point voir que vous me faisiez la
» cour... Je vous avais dit déjà plu-
» sieurs fois que cela m'ennuyait beau
» coup... que je m'en irais... Eh bien,
» je tiens parole, voilà tout. »

Monsieur Chatouillé demeure confondu ; les éclats de rire de la société, les réflexions piquantes des artistes achèvent de le bouleverser, ne trouvant plus rien à répondre, il se décide à quitter la salle, mais auparavant il juge convenable de donner un coup de pied à François, au moment où celui-ci changeait l'assiette de Cerisette.

On laisse aller l'aubergiste. La ré-

ponse franche et décidée de la jeune fille lui a déjà conquis l'estime de la plupart de ses camarades.

« — Elle a joliment rivé son clou au » vieux gâte-sauce, » dit Albertine.

« — Elle a très bien dit cela, » ajoute » Grangérant.

« — Elle y a mis du sarcasme, du » mordant ! » dit Cuchot.

« — Allons, allons ! il y a de l'ave- » nir dans cette petite, nous en ferons » quelque chose.

» — A la santé de notre nouvelle » camarade !

» — A la santé de mademoiselle...
» Quel nom prenez-vous au théâtre?

» — Quel nom? » dit la jeune fille en regardant Angely. « Est-ce qu'il » est nécessaire d'en changer?

» — Nécessaire non!.. D'ailleurs le » nom de Cerisette n'est pas celui de » votre famille, je ne vois pas pourquoi » elle ne le garderait pas.

» — Soit, à la santé de notre cama- » rade Cerisette.

» — Et quel emploi prendra-t-elle...

» — Quel emploi?.. » murmure la

jeune fille, en regardant encore son amant. Celui-ci s'empresse de répondre pour elle :

« — Eh mon Dieu ! sait-elle encore » vers quel genre elle est appelée !.. » Pour commencer, elle jouera tout » ce que l'on voudra, tout ce que ces » dames ne voudront pas ; heureuse de » leur prouver qu'avant d'aspirer à » leur emploi, elle veut avant tout les » prendre pour modèles, profiter de » leurs leçons et s'efforcer de marcher » sur leurs traces. »

Par ce discours flatteur, par ces louanges adroites, Angely tourne en-

tièrement l'esprit de ces dames en faveur de Cerisette. Les comédiens plus que tout autres, sont sensibles à la flatterie. C'est à qui des actrices fera le plus d'amitié à la nouvelle venue.

« — Elle a quelque chose dans le re-
» gard qui me rappelle mademoiselle
» Mars! » dit madame Ramboure.

« — Je crois quelle sera délicieuse
» en soubrette, » dit Élodia.

« — Il y a de la candeur dans son
» maintien, » s'écrie Zinzinette, « ce
» sera une charmante petite ingénue!

» — Moi, » dit Albertine, « je lui

» trouve des larmes dans la voix, il faut
» qu'elle joue le sentiment. »

Comme on le voit, chacune de ces dames avait soin de ne point parler de son emploi.

« — Moi, je voudrais voir Cerisette
» en petit page ! » dit Montézuma.

« — Elle serait ravissante sous le
» costume d'une fille grecque...

» — C'est la petite mantille espa-
» gnole qui lui irait bien !

» — Moi, messieurs, j'avoue que je
» préférerais la voir en sauvage...

» — Je suis de l'avis de Cuchot. »

Il n'y a pas jusqu'à madame Grattenboule qui, lorqu'on commence à quitter la table, va s'asseoir à côté de Cerisette, à qui elle veut faire prendre du gloria, en lui disant:

« — Sois tranquille, chère amie, je » t'habillerai, je te soignerai... as-tu » un corset?

» — Non, madame!...

» — Faudra te faire faire un fameux » corset... une actrice sans corset! c'est » une rémoulade sans moutarde! As-

» tu vu jouer ma fille dans *Frétillon*?

» — Non, madame!

» — C'est le type du croustillant! » elle ne faisait jamais moins de douze » conquêtes par soirée quand elle jouait » cela... et les bouquets, les couronnes, » les billets doux, les *verses*!.. nous en » étions assommées... Et moi, quand » je sortais dans la rue, on s'écartait » pour me laisser passer, en chuchot- » tant: c'est la mère de *Frétillon*... » hein! c'est flatteur ça... si ma fille » n'avait pas une si mauvaise tête, elle » aurait maintenant cent mille francs » de rente et un *grand duc* derrière

» sa voiture, et moi je mangerais des
» truffes tous les jours!

» — Ne bavarde donc pas tant, ma
» mère, » dit Albertine, « et va vite
» achever de t'habiller, nous allons
» partir.

» — Déjà!.. on n'a pas le temps de
» prendre son pousse-café! faut tou-
» jours rouler en voiture! c'est fati-
» gant!

» — Allons, mesdames, apprêtez-
» vous vivement et en route. Vertigo
» est attelé, il a l'air plein d'ardeur!

» — Vraiment, il n'est donc pas re-

» connaissable, il aura une personne de
» plus à mener, ça le calmera. »

Tout le monde s'occupe des apprêts du départ. Chacune de ces dames donne à François un paquet pour qu'il le mette dans la voiture. Celui de Cerisette est tout petit, la garde-robe de la jeune fille était fort modeste; elle a mis sur sa tête un grand chapeau de paille dont les bords ne sont point relevés et qui lui sied à ravir.

M. Chatouillé a voulu se venger des comédiens ambulants en faisant monter le total de sa carte, mais Desroseaux lui rappelle la matelotte sans poisson et

le contraint à devenir raisonnable.

La grande tapissière est amenée par Poussemard devant la porte de la cour. On fait monter les dames; quand il s'agit de hisser madame Grattenboule dans la voiture, François va se cacher de peur que l'on ne réclame son assistance.

Cerisette a été faire ses adieux à madame Chatouillé, qui, ainsi qu'elle le présumait, n'a pas parue affligée de son départ. Au moment où la jeune fille va grimper dans la voiture, l'aubergiste, qui tourne autour d'elle, lui dit à l'oreille :

« — Vous vous en repentirez, Ce-
» risette.

» — Au petit bonheur, monsieur,
» j'ai mon médaillon et ma dame de
» carreau ; avec cela, partout, je puis
» retrouver mes parents.

» — Allons! allons, tout le monde
» en voiture! » crie Poussemard, en
reprenant son poste de cocher.

Tous les hommes sont montés. On
est un peu plus pressé que de coutume,
mais Angely s'est mis à côté de Ceri-
sette, qui est à moitié sur ses genoux,
et il ne se plaint pas d'être gêné.

François est revenu quand tout le monde est monté en voiture; il fait un signe d'adieu à Cerisette, celle-ci lui adresse un sourire et jette un dernier regard sur l'auberge du *Cerf sans corne* qui bientôt disparaît à sa vue.

CHAPITRE TROISIEME.

VARIANTES POUR LE DÉSERTEUR. — ENTRÉE A NEMOURS.

Entre artistes, mais surtout entre comédiens, la conversation ne languit jamais; elle est presque toujours gaie, vive, animée, souvent piquante et spi-

rituelle. Il serait bien étonnant que des gens qui ont tant vu, tant fait de choses, n'en eussent point à se raconter.

Cerisette écoutait ce feu roulant de plaisanteries, d'anecdotes, d'épigrammes, de citations, de réflexions comiques, qui avait commencé depuis que l'on était en voiture, et n'était interrompu que par les exclamations de madame Ramboure : la duègne avait toujours peur de verser, et comme le chemin était assez mal entretenu, les cahots étaient fréquents.

« — Ah ! Poussemard ! pas si vite, « mon ami, pas si vite... nous allons

» verser. Faites attention, notre voi-
» ture n'a que deux roues... voilà ce
» ce qui me désole !

» — Les roues sont bonnes.

» — Si vous n'y prenez pas garde,
» Vertigo va s'emporter, il prendra le
» mors aux dents.

» — Si Vertigo prenait le mors aux
» dents, ça m'étonnerait beaucoup, »
dit Cuchot.

« — Ce qu'il y a de certain, c'est
» qu'il va mieux qu'à l'ordinaire, il
» paraît que le fourrage de M. Cha-
» touillé n'est pas mauvais...

» — A propos de fourrage, a-t-on » rendu à Angely sa bretelle qu'il avait » perdue cette nuit... en un certain » endroit... »

Cerisette rougit et baisse son grand chapeau de paille sur ses yeux.

« — Voilà l'objet, » dit Albertine, « c'est Élodia qui l'a reconnu. »

» — Donnez, » dit Angely en souriant; « eh! mon Dieu, il n'est pas » défendu de s'égarer la nuit dans les » greniers...

» — Surtout quand on y fait d'aussi

» jolies rencontres ! » ajoute Montézuma en lançant une œillade à Cerisette.

« — Poussemard, ménage ton che-
» val pour tâcher de nous faire une
» belle entrée à Nemours, » dit Desroseaux; « car, vous le savez, mes en-
» fants, tout dépend dans le monde de
» la première impression. Si nous ar-
» rivons dans une ville au pas, si notre
» cheval semble avoir de la peine à
» nous traîner, tout de suite les quo-
» libets pleuvent sur nous; il y a par-
» tout de ces gens qui aiment à dire de
» mauvaises plaisanteries; on s'écrie :
» Ah! qu'est-ce qui arrive-là?... des

» saltimbanques!... ils ont une rosse
» qui n'en peut plus... il paraît qu'elle
» ne mange pas tous les jours!... et
» autres mots...

» — *Ejusdem farinæ!* » dit le père noble.

« — Comme dit l'avoué Grangé-
» rant; tandis que si nous entrons dans
» la ville au grand trot, en criant
» gare à tue tête, même quand il n'y
» a personne dans la rue, tout le mon-
» de accourt aux portes ou aux fenêtres,
» et l'on croit que nous voyageons en
» poste!... surtout si Cuchot joue de
» la trompette... Tu joueras de la trom-

» pette, n'est-ce pas, Cuchot, en en-
» trant à Nemours.

» — Je jouerai de toutes les trom-
» pettes possibles.

» — Moi, j'agiterai la sonnette qui
» nous sert pour les cloches...

» — Moi, je taperai sur la grosse
» caisse ; est-elle derrière moi ?

» — Elle y est. Moi, je ferai claquer
» le fouet... Nous avons employé tout
» cela pour entrer à Fontainebleau ;
» rappelez-vous l'effet que nous avons
» produit !...

» — Oui, » dit madame Grattenboule, « je me souviens que nous avons » renversé l'âne d'une laitière et tout » l'étalage d'une marchande de pommes !...

» — Eh bien ! cela ne nous a pas » nui, au contraire ! la foule s'est » amassée ; on disait de tous côtés : » C'est une troupe de comédiens qui » arrive... Diable ! il paraît qu'ils » voyagent comme le vent. . on n'a » pas le temps de se garer !... Cette » nouvelle s'est répandue dans la ville, » on parlait déjà de nous avant que » nous eussions fait poser nos affiches... » C'est une excellente réclame, et

» qu'est-ce que cela nous a coûté?
» trente sous à la maîtresse de l'âne,
» et dix sous à la marchande de pom-
» mes... et encore avons-nous eu pour
» nous les pommes écrasées, qui étaient
» délicieuses.

» — D'après cela, Poussemard, si
» tu aperçois quelque étalage en arri-
» vant dans la ville, dirige-toi des-
» sus!

» — Mon Dieu, laissez-moi donc
» tranquille! » répond Poussemard; « il
» faut que ces choses-là se fassent na-
» turellement!...

» — Oui, oui, dit Albertine, et

» d'ailleurs il n'est pas nécessaire de
» lui dire d'accrocher, il connaît son
» affaire. Approchons-nous de Ne-
» mours, mademoiselle Cerisette ?

» — Oh ! pas encore, madame, nous
» ne sommes qu'à moitié chemin !

» — Fichtre ! les lieues sont de taille
» par ici. Poussemard, ménage Ver-
» tigo.

» — Je ne le touche pas !... mais je
» ne sais pas ce qu'il a ce matin ! c'est
» un arabe pur sang.

» — Mes enfants, » dit le père no-
ble, « Desroseaux a parlé d'affiches

» tout à l'heure; il me semble que le
» moment est venu de s'en occuper sé-
» rieusement pour en faire mettre aus-
» sitôt notre arrivée à Nemours.

» — Il a raison, il faut décider no-
» tre spectacle.

» — Oui, oui, voyons, que joue-
» rons-nous à Nemours?...

» — Mes camarades... il me semble
» qu'en inaugurant par *Tartuffe*...

» — Ah! par exemple... tu es fou
» Grangérant.

» — Laisse-nous un peu tranquille
» avec ton grand trottoir.

» — Je demande que le père noble
» retourne chez l'avoué, s'il parle en-
» core de *Tartuffe*.

» — Messieurs, vous outragez Mo-
» lière, vous me faites de la peine.

» — Nous t'avons déjà dit que nous
» vénérions Molière!... Qu'on le joue
» à Paris, ou dans les villes où il y a
» une troupe sédentaire, à la bonne
» heure... mais nous qui quelquefois
» ne jouons pas deux fois dans la mê-
» me ville, et qui n'avons pas envie

» de faire encore six francs vingt-cinq
» centimes de recette, il nous faut frap-
» per la curiosité par du nouveau, du
» bizarre ou des pièces en vogue...

» — *Tartuffe* n'a peut-être pas eu la
» vogue !...

» — Oh ! qu'il est embêtant... est-ce
» que tu crois que nous sommes encore
» sous Louis XIV... Le diable m'em-
» porte, il se croit encore sous le grand
» roi.

» — Je le voudrais, messieurs, oh !
» je le voudrais !... Heureux ceux qui
» ont vécu dans ce temps-là... —

» — Nous nous éloignons de la ques-
» tion, » dit Élodia, « Nemours,
» cela approche du Midi, ils doivent
» aimer la musique. Il faut leur don-
» ner de l'opéra...

» — Et un orchestre?

» — Nous en trouverons un dans la
» ville, des amateurs, et Poussemard
» les conduira. Il tâchera qu'ils jouent
» pour de bon.

» — Je propose *Robert-le-Diable*,»
dit Montézuma, « je ferai *Bertram*.

» — Pourquoi choisir tout de suite

» quelque chose de si difficile à monter...
» il faut des décorations, un théâtre
» machiné... et le pas des nonnes...

» — On le passera.

» — Et le ballet...

» — On le passera.

» — Et les chœurs...

» — On fera comme à l'ordinaire :
» ceux qui ne sont pas en scène ou ne
» jouent point dans la pièce, chantent
» les chœurs dans la coulisse...

» — Ne comptez pas sur moi pour

» vos chœurs, » dit madame Grattenboulé; « c'est bien assez que je souffle !.. » je n'ai pas envie de m'érailler encore ma pauvre gorge... qu'il faut » ensuite que je me prive de petits » verres pendant huit jours !

» — Ma mère, tu n'es pas obligée de » chanter, on sait bien que souffler » n'est pas jouer.

» — Au lieu de grand opéra, donnons plutôt de l'opéra comique... » D'abord, il n'y a pas de ballets...

» — Je propose *le Déserteur*...

» — Hum !... au fait, » répond

Desroseaux, « ça pourrait aller... c'est » tout monté : Montézuma, *Alexis;* » Angely, *Montauciel;* moi, le grand » cousin... Grangérant, *Jean-Louis.*

» — Je ne le sais pas! » répond le père noble d'un air piqué, « et je ne » peux pas jouer cela au pied levé. »

Puis il ajoute entre ses dents :

« — Ils trouvent *Tartuffe* trop vieux » et ils vont jouer *le Déserteur!* Ils » me font pitié!...

» — Ça m'est égal, » dit Cuchot, « moi, je consens à faire *Jean-Louis,* » je le sais...

» — Très bien, et *Louise?*

» — On sait bien que c'est mon em-
» ploi, dit Élodia.

» — Ton emploi! » dit Zinzinette,
« si je veux te le laisser; ce n'est pas un
» rôle à roulades que *Louise*, ce n'est
» pas une première chanteuse qui joue
» cela...

» — Est-ce que tu veux aborder le
» sentiment à présent?

» — Pourquoi pas! c'est bien plus
» facile de faire pleurer que de faire
» rire.

» — Arrangez-vous, mes enfants, »

dit Albertine, « moi, je ne vous le
» prendrai pas ce rôle-là. J'aime mieux
» mes excentriques....

» — Voyons, mesdames, pas de dis-
» putes, s'il vous plaît, ou rien n'ira
» bien. Élodia fait *Louise*, Zinzinette
» fait *Jeannette*... madame Ramboure
» la tante, reste le geôlier et Courche-
» min. Si Poussenard ne conduit pas
» il fera le geôlier... nous couperons
» Courchemin, à moins qu'Albertine
» ne veuille endosser l'uniforme de
» gendarme...

» — Merci... si c'était un habit de
» hussard, je ne dis pas...

» — Oh ! ma fille est si belle en hou-
» zard... Quelles formes ! moulée, mes
» enfants !...

» — Nous savons tous cela, madame
» Grattenboule...

» — Tu étais en houzard quand le
» prince Chemizakoff t'a lorgnée pour
» la première fois, et m'a envoyé du
» punch chez le concierge...

» — Ah ! tu te fais envoyer du
» punch chez le concierge du théâtre !
» c'est encore gentil !.. j'ignorais cet
» épisode !..

» — Pourquoi donc pas !.. mais chez

» les concierges de théâtre on prend une
» foule de choses !... je ne sais pas ce
» qu'on n'y prend point!..

» — Ah! mesdames ! nous ne nous
» entendons plus...

» — Voyons, voulez-vous que je
» joue Courchemin en hussard, alors
» je le jouerai.

» — Pourquoi pas! il n'est pas ab-
» solument nécessaire pour l'intrigue
» que Courchemin soit un gendarme,
» cela rajeunira même la pièce.

» — C'est entendu, je joue Courche-
» min en hussard.

» — Chanteras-tu l'air : *le Roi pas-*
» *sait?*

» — Tiens! je crois bien que je veux
» chanter! si je ne chantais pas, le rôle
» serait trop peu de chose. Par exem-
» ple, comme je ne sais pas ce mor-
» ceau-là, je mettrai les paroles sur un
» air que je saurai et qui sera dans ma
» voix... Qu'est-ce qui a la brochure
» du *Déserteur*, mes enfants?

» — Voilà!

» — Il s'agit de voir sur quel air ça
» peut aller... *le roi passait et le tam-*
» *bour*. . Tra la, la, la... la, la, la...

» Ah ! je le tiens... ça va sur l'air :
» *Femmes voulez-vous éprouver !*

» — Pas possible.

» — Écoutez plutôt : »

Et Albertine se met à chanter sur l'air de : *Femmes voulez-vous éprouver :*

« Le roi passait et le tambour
» Battait.....

» Je supprime : *aux champs.*

» Une fille bien faite
» Perce la file ; elle crie, elle court,
» Tombe à genoux, le roi l'arrête ;
» Le roi l'écoute... on n'sait pourquoi,

» — Légère variante ; va toujours.

» Alors on a fait un silence.

» — Ici je transpose le vers :

» Vive à jamais, vive le roi.

» Puis aussitôt ce cri s'élance !...

» Puis aussitôt ce cri s'élance !...

» — Bravo !... bravo !...

» — Pas mal imaginé, vraiment !

» — Il n'y a que ma fille pour avoir » de ces idées-là.

» — Et la suite du morceau ?

» — Mon Dieu ! la suite, je l'arran-

» gerai la même chose... Je ferai deux
» couplets, ce sera assez.

» — Savez-vous, mes enfants, que
» par le moyen qu'Albertine vient d'i-
» maginer, nous pourrions monter bien
» plus vite une foule d'opéras et nous
» passer de la partition!..

» — C'est vrai... ce sera une chose
» à essayer...

» — Ah! oui, » dit Élodia en haus-
sant les épaules, « allez donc chanter
» à Rouen ou à Lyon le grand mor-
» ceau à roulades du *Pré-aux-Clercs*
» ou celui de *Montano et Stéphanie* :

» *C'est donc demain que l'hyménée*,
» sur l'air de : *Trou là, là*, ou de *la*
» *Famille de l'Apothicaire*, vous
» verrez quels bouquets on vous jet-
» tera!

» — Nous savons très bien que ce
» n'est pas dans les grandes villes qu'il
» faut faire cela... mais dans les petits
» trous cela passera comme une lettre
» à la poste. Enfin voilà qui est arrêté
» pour *le Déserteur*...

» — Si ce n'est le titre qu'il faudrait
» tâcher de rajeunir...

» — Oui... *le Déserteur*, c'est trop

» court, ce n'est pas assez à effet sur
» l'affiche.

» — Voyons, Cuchot, toi qui nous
» trouves toujours de bons titres bien
» ronflants...

» — Il me semble que j'en ai aussi
» trouvé de fameux quelquefois ! » dit
Montézuma.

« — Eh bien ! donne-nous-en un
» pour remplacer *le Déserteur*.

» — Attendez... attendez !... Oh ! je
» crois que je tiens votre affaire : *La*
» *fausse noce* ou *Les suites cruelles*
» *d'une erreur*... Hein !.. que pensez-

» vous de cela... et comme c'est bien
» l'idée de la pièce !

» — Je ne suis pas fou de ce titre-là...
» cela rappelle la *Femme innocente,*
» *l'époux cruel et barbare.*

» — Alors trouvez mieux... la criti-
» que est aisée, mes amis !...

» — J'ai notre affaire ! » s'écrie Cu-
chot en se frappant le front : « *L'A-*
» *mant fusillé, ou la journée mili-*
» *taire.*

» — Bon !... très bien !

» — Ah ! oui, voilà un beau titre.

» — Bravo ! adopté.

» — Vous trouvez que c'est un bon » titre, mais il est faux, » dit Montézuma ; « l'amant n'est point fusillé » puisqu'il a sa grâce à la fin.

» — Qu'est-ce que cela fait !... il a » été condamné et il est sur le point » d'être fusillé !... est-ce qu'il faut » chicaner pour si peu de chose !

» — Le titre est adopté, passons à » la seconde pièce...

» — Je demande *Frétillon*, » dit madame Grattenboule.

» — Impossible, souffleur, personne
» de nous n'a joué cela.

» — Excepté ma fille Nigdouille,
» qui surpasse *Déjazet* dans *Frétil-*
» *lon*... vous feriez salle comble.

» — Nous n'avons pas même la bro-
» chure.

» — Fallait l'avoir au lieu de se
» charger d'un tas de vieilles drogues !..

» — Voyons la seconde pièce...

» — Oh ! mes enfants, quelque chose
» de joli et qui fait toujours de l'effet
» parce qu'il y a des voleurs... et vous

» savez qu'on aime beaucoup les pièces
» à voleurs, c'est : *Deux mots,* ou
» *une nuit dans la forêt.*

» — Hum!... c'est peu amusant! »
murmure Montézuma.

« — Parce que tu ne joues pas de-
» dans, méchant.

» — Qu'est-ce qui ferait *Rose*, celle
» qui n'a à dire que les deux mots.

» — Il n'est pas difficile à appren-
» dre, ce rôle-là!

» — Vous vous trompez, Zinzinette,
» il est tout en pantomime... il faut
» savoir mimer.

» — Moi, je l'ai déjà joué.

» — Oui, mais toi, Albertine, au » lieu de deux mots tu en as dit une » douzaine à la fin... tu ne finissais plus » de parler...

» — Tiens, cela m'ennuyait d'avoir » gardé le silence pendant tout l'ou- » vrage. D'ailleurs, on n'a qu'à intitu- » ler la pièce *Quinze mots* au lieu de » *Deux*, qu'est-ce que ça fait !

» — Il vaut bien mieux mettre : *La* » *Muette qui parle*, c'est ça qui est » piquant.

» — Mes camarades, » dit Angely,

qui n'avait pas encore pris part à la discussion générale, parce qu'il parlait beaucoup dans l'oreille de Cerisette, « si vous vouliez le permettre, notre » nouvelle camarade débuterait dans » ce rôle qui n'a que deux mots ; sa » mémoire ne pourra lui faire défaut ; » je lui enseignerai la pantomime que » doit faire son personnage, et cela lui » donnerait déjà l'habitude de la » scène. »

Après une assez courte délibération, on accède à la proposition d'Angely, qui se charge du rôle du jeune Français. Madame Ramboure fera l'hôtesse, Desroseaux le valet. Poussemard,

Cuchot et le père noble consentent à représenter des brigands. Montézuma s'y refuse parce qu'on n'a pas adopté son titre pour le *Déserteur*.

« — Maintenant je pense que vous » finirez par une pièce gaie, » dit Albertine, « car il faut tâcher de faire » rire un peu ce pauvre public !

» — Il me semble, » murmure Grangérant, « que les *Fourberies de Scapin*...

» — Ah ! chez l'avoué, Grangérant ! ..

» — Il est incorrigible !...

» — C'est par un vaudeville qu'il
» faut finir.

» — Si on veut jouer *le Sourd* ou
» *l'Auberge pleine*, ma fille possède
» un peu son rôle de *Pétronille*.

» — Laissez-nous donc un peu tran-
» quilles, madame Grattenboule, vous
» ne jouez pas... le répertoire ne vous
» regarde pas.

» — Tu fais bien ton embarras, Co-
» las!...

» — Je propose *Azémia* ou *les Sau-*
» *vages*.

» — C'est un opéra en trois actes.

» — Et il n'y a qu'un rôle de femme.

» — Oui, mais on mettrait sur l'af-
» fiche : Toutes les dames de la troupe
» paraîtront en costume de sauvages,
» et cela ferait de l'argent.

» — L'idée n'est pas mauvaise, mais
» ce sera pour une autre pièce, nous
» ne savons pas *Azémia* et nous n'a-
» vons pas le temps de l'apprendre.

» — Je propose : *le Commis et la*
» *grisette*.

» — C'est trop connu, on joue et on

» a joué cela partout où il y a un théâ-
» tre.

» — *La Bouquetière des Champs-*
» *Élysées?*

» — C'est en trois actes, ce serait
» trop long.

» — Mes enfants, je crois qu'il fau-
» dra en revenir aux *Rendez-vous*
» *bourgeois*. C'est fort gai, c'est tout
» monté... cela fait toujours plaisir...

» — Va pour *les Rendez-vous*
» *bourgeois*, seulement il faut mettre
» un autre titre.

» — Oui, celui-ci est trop... bour-
» geois...

» — Qui est-ce qui donne un
» titre?

» — Ce ne sera pas moi, » dit Montézuma, « on a refusé ma *Fausse*
» *noce*, qui valait cent fois mieux que
» leur *Amant fusillé*, ils n'ont qu'à
» chercher, je ne me casserai plus la
» tête...

» — Voyons... voyons... attendez
» que je me rappelle la pièce... *la*
» *Maison de campagne du mar-*
» *chand de bois?*

» — Cela peut aller, mais ce n'est
» pas assez piquant.

» — Ah ! j'en tiens un : *les Voleurs*
» *pour rire* ou *l'amour et la peur.*

» — Pas mauvais !

» — Il est drôle...

» — C'est adopté.

» — Notre spectacle est fait : *l'A-*
» *mant fusillé* ou *la Journée mili-*
» *taire*, *la Muette qui parle* ou *une*
» *nuit dans une épaisse forêt*, et,
» pour terminer : *les Voleurs pour*
» *rire* ou *l'amour et la peur.*

» — Il ne faudra pas oublier, » dit Angely, « de mettre sur l'affiche qu'une jeune personne, qui n'a jamais » paru sur aucun théâtre, débutera » dans *la Muette* par le rôle de *Rose*.

» — Convenu, et j'ajouterai même : » rôle qui a été créé par mademoiselle *Mars*, ça ne peut pas nuire.

» — Mademoiselle Mars n'a jamais » joué l'opéra-comique.

» — Raison de plus !

» — Nous voici tout près de Nemours, » dit Cerisette.

« Ah! diable... en avant la musique, » alors. »

Cuchot prend une trompette semblable à celle avec laquelle les marchands de baume et d'eau de Cologne annoncent leur arrivée sur une place. Desroseaux saisit une énorme sonnette qui rend presque le son d'une cloche; Angely se tourne vers une grosse caisse attachée à l'une des parois de la voiture, et tient le tampon pour frapper dessus; Albertine s'empare d'un triangle; Montézuma fait claquer le fouet, c'est le signal de la musique, le charivari commence : c'est un bruit infernal. Cloche, fanfare, grosse caisse imitant le canon, tout part à la fois.

Les gens qui se trouvent sur la route

s'arrêtent, il y en a qui se sauvent, croyant avoir une armée ennemie sur le dos; quelques paysannes se mettent à genoux. Les laboureurs s'appellent; les enfants crient, les marmots pleurent, et plus on approche de Nemours, plus la musique qui part de la tapissière produit d'effet et attire de curieux.

Enfin on entre dans la ville. Stimulé par le bruit du fouet, par le son des instruments, par la bride que Poussemard secoue avec vigueur, Vertigo s'est livré à une noble ardeur: il galoppe, ce qui, de temps immémorial, ne lui était point arrivé. Poussemard

ignore quel chemin il doit prendre ; mais une grande rue se présente, et elle doit conduire au centre de la ville, il laisse donc Vertigo se lancer dans cette rue dont les habitants apparaissent, tout effarouchés, aux portes et aux fenêtres. Un charretier conduisant un haquet se trouve sur la route de Vertigo, Poussemard se demande s'il accrochera le haquet ou s'il se rangera. Mais il ne s'agissait pas ici d'une modeste boutique de pommes ou d'un âne de laitière. Le haquet était chargé de futailles et le charretier n'avait pas l'air endurant, Poussemard veut prendre à droite, Vertigo, qui est lancé, s'obstine à galoper tout droit sur le

haquet; le charretier, qui le voit venir, lui administre sur la tête une grêle de coups de fouet. Vertigo, peu habitué à des corrections de cette violence, devient furieux; il se détourne, mais c'est pour galoper avec une nouvelle vigueur... Ce noble élan ne dure guère, les jambes de devant lui manquent, le pauvre animal s'abat devant un épicier, la voiture tombe sur les brancards, dont l'un se casse, et madame Grattenboule et le père noble, qui étaient assis à côté de Poussemard, sont lancés par dessus le cheval et vont rouler, l'un sur des pruneaux, l'autre dans un tonneau de mélasse, placés

devant la boutique pour affriander les passants.

D'abord tout le monde crie. On n'entend que plaintes et jurements; mais enfin ceux que la secousse n'a pas fait tomber de la voiture et qui n'ont reçu aucune contusion, se hâtent de descendre pour porter secours aux autres. Le père noble en était quitte pour un pruneau enfoncé dans son œil gauche, Poussemard s'était retrouvé sur ses pieds, mais madame Grattenboule pousse des hurlements affreux. Elle a piqué une tête dans le tonneau de mélasse, elle n'en peut plus sortir, il faut trois personnes pour la remettre sur ses

pieds; alors un spectacle singulier frappe les spectateurs : la mère d'Albertine ayant laissé dans la mélasse son bonnet et sa perruque, en sort avec une tête qui est rasée à la malcontent et entièrement enduite de mélasse, depuis le sommet jusques et y compris le menton. Dans le premier moment, plusieurs éclats de rire se mêlent aux exclamations de la surprise.

« — Quelle magnifique négresse ! » s'écrie Cuchot, « ô mes enfants ! regar-
» dez donc comme la mélasse fait bien
» sur un visage !...

» — Mais sont-ils bêtes !... essuyez-

» moi donc, jour de Dieu ! » crie madame Grattenboule, « ils vont me lais-
» ser manger aux mouches... j'en sens
» déjà trois ou quatre qui me piquent !

» — Calme-toi, ma mère, » dit Albertine. « Monsieur l'épicier, donnez-
» nous donc quelque chose pour enle-
» ver cette mélasse...

» — Attendez, mesdames, attendez, » dit l'épicier en faisant signe à quelques gamins qui sont arrêtés dans la rue,
« voici des gaillards qui adorent la mé-
» lasse... quand ils en achètent un cór-
» net, il faut voir comme ils l'ont vite
» léché ! ils n'en laissent pas un centi-

» gramme sur le papier... si madame
» veut se laisser faire, en quelques mi-
» nutes, ils l'auront débarrassée de
» ce qui couvre son visage.

» — Tiens ! c'est une idée cela !» dit Desroseaux, « dis donc, Grattenboule,
» veux-tu te laisser lécher la tête par
» des gamins ?...

» — Tout ce qu'on voudra, pourvu
» qu'on me débarbouille... ça metient
» horriblement chaud !... »

Les gamins appelés par l'épicier, comprennent sur-le-champ ce qu'ils ont à faire, et se régalent de mélasse

sur la tête de madame Grattenboule, d'autres enfants viennent pour les aider, la mère d'Albertine a bientôt autour d'elle une partie de la marmaille de l'endroit; quelques-uns commencent à boxer pour repousser leurs camarades, puis madame Grattenboule se met aussi à leur administrer des claques parce qu'il y en a qui lui mordent l'oreille. Enfin Albertine arrive avec un seau et une éponge au secours de sa mère; avec l'éponge, elle lui débarbouille la tête, avec ce qui reste dans le seau elle met en fuite les gamins.

Pendant que tout ceci se passe on a indiqué aux comédiens la meilleure au-

berge de l'endroit qui est au bout de la rue. On parvient, non sans peine, à remettre Vertigo sur ses quatre pieds; le père noble a enfin retiré le pruneau qui masquait son œil gauche; on dédommage l'épicier en lui offrant une entrée gratis au spectacle pour lui et sa famille; puis on se remet en route pour l'auberge.

Mais madame Grattenboule ne peut pas se consoler de la perte de sa perruque et de son bonnet retirés du tonneau de mélasse dans un état si déplorable qu'il faut les abandonner dans la rue, et elle s'écrie en suivant la société :

« — Elle est gentille, notre entrée
» à Nemours... faudra qu'on me rem-
» place ma perruque d'abord... Je ne
» sais pas si nous ferons de l'argent,
» mais voilà une fichue réclame ! »

CHAPITRE QUATRIEME.

UNE PERRUQUE. — RÉPÉTITION. — TAMBOURS.

Les comédiens trouvent facilement à se loger ; l'auberge est grande, et elle n'est pas pleine.

Desroseaux et Montézuma courent voir la salle de spectacle ; ils doivent ensuite se rendre chez M. le maire, car on ne joue pas la comédie sur un théâtre sans permission ; mais, hors de là, la comédie se joue partout, chez les petits, chez les grands, chez le riche, chez le pauvre, chacun ici-bas joue son rôle sans demander la permission à M. le maire.

Poussemard s'occupe de faire soigner Vertigo ; ensuite il doit se mettre à la recherche d'amateurs pour composer un orchestre.

Grangérant, ayant été chez l'avoué

est naturellement chargé de rédiger l'affiche, de la porter chez l'imprimeur et de corriger les épreuves.

Les dames sont toutes à leurs costumes, aux préparatifs de leur toilette pour les rôles qu'elles doivent jouer.

Angely et Cerisette se parlent de leur amour ; leur liaison est si nouvelle qu'ils ont encore beaucoup de choses à se dire.

Cerisette, tout étourdie de sa nouvelle position, se figure par moments être le jouet d'un rêve ; mais un baiser d'Angely lui prouve bientôt qu'elle ne dort pas.

« — Et je jouerai la comédie de-
» main, » s'écrie la jeune fille tout
émue.

« — Oui, ma chère amie, tu joue-
» ras un rôle fort intéressant.

» — Mais je ne le sais pas... je ne le
» saurai jamais d'ici à demain!...

» — Il n'y a que deux mots à dire :

» — Minuit et toujours. »

» — Minuit et toujours?

» — Il me semble que tu pourras bien
» retenir cela.

» — Oh! s'il ne faut dire que cela...

» — Pas autre chose. Quant à la
» pièce : c'est un jeune homme qui ar-
» rive dans une auberge située dans une
» forêt, il n'a avec lui que son valet ;
» l'hôtesse le reçoit très bien ; mais elle
» est associée à une bande de voleurs
» qui ont l'habitude de tuer et de déva-
» liser tous les voyageurs que le hasard
» amène dans cette auberge...

» — O mon Dieu... et ce pauvre
» jeune homme !..

» — Il n'y a là, pour le sauver,
» qu'une jeune fille à qui on défend de
» parler au voyageur. C'est ton rôle.
» Moi, je ferai le voyageur, tu vois

» bien que cela ira tout seul... Tu me
» fais des signes, tu cherches toujours à
» me faire comprendre les dangers qui
» m'entourent...

» — Oh ! très bien...

» — D'ailleurs ce soir je te donnerai
» des leçons...

» — Mais un costume...

» — Celui que tu portes est suffisant,
» une servante d'auberge...

» — C'est vrai, ça ne me changera
» pas.

» Et tu seras charmante, et tu auras
» un grand succès !.. Car tu es cent fois
» plus jolie que toutes ces dames ! Ce
» dont elles sont furieuses... Oh ! si je
» n'étais pas là, on ne te laisserait pas
» jouer ; mais sois tranquille ! je te
» pousserai, moi...

» — Et vous m'aimerez toujours ?

» — Assurément... Et toi ?..

» — Mais je le crois aussi !

» — Tu n'en es pas certaine ?

» — C'est que tout ce qui m'arrive
» s'est fait si vite... je ne suis pas en-

» core bien persuadée que tout ceci est
» réel.

» — Ma chère Cerisette, dans la vie
» les promptes résolutions sont toujours
» les meilleures, le premier mouvement
» est le bon...

» — Oui... mais pourtant... si vous
» n'étiez pas venu dans le grenier... je
» ne serais pas partie avec vous.

» — Alors je rends grâce au ciel de
» t'y avoir suivie... En es-tu donc fâ-
» chée?..

» — A quoi cela servirait-il mainte-
» nant.

» — C'est que je voudrais te voir
» l'air plus gai, plus heureux...

» — Je n'ai pas encore eu le temps
» de me demander si j'étais heureu-
» se !..

» — Enfant, il ne faut jamais se de-
» mander cela. Il faut suivre le tor-
» rent!.. prendre le temps comme il
» vient... profiter de sa jeunesse et cé-
» der aux penchants de son cœur...
» C'est comme cela qu'on est heu-
» reux.

» — En êtes-vous bien sûr. »

Pour toute réponse, Angély embrasse

de nouveau Cerisette, qui se dit en elle-même :

« — Pourvu que le soldat n'aye pas » raison !.. »

Montézuma revient enchanté de la salle et du théâtre où la voix doit, à ce qu'il présume, acquérir beaucoup de sonorité. Le bel homme a fait plusieurs pirouettes sur le théâtre, et un entre-chat sans toucher les frises, c'est pourquoi il a trouvé la scène très vaste.

Desroseaux a l'autorisation de jouer. On peut faire poser les affiches. Le maire qui a naturellement une belle

loge à sa disposition, a promis d'envoyer quatre personnes payantes.

« Ça promet ! dit Albertine. Et » dans la ville ont-ils l'air d'aimer le » spectacle, sont-ils mélomanes ?

» — Ils ont l'air d'être portés vers la » musique : j'ai entendu un orgue dans » une cour, et un accordéon chez un » coiffeur.

» — En attendant, » s'écrie madame Grattenboule, « vous savez que je n'habille personne si on ne me fournit pas » une autre perruque, je n'ai pas envie » de passer ma vie en serre-tête... »

» — Mon Dieu, souffleur, on vous
» en donnera une... choisissez dans le
» magasin...

» — Et où donc le prends-tu le ma-
» gasin, chacun a sa garderobe à soi...
» En voilà une bonne blague.

» — Pardonnez-moi, Poussemard a
» une malle où sont les objets qui sont
» communs à la troupe; et il y a des
» perruques.

» — Nous allons voir cela quand il
» va revenir... Et le dîner... est-ce
» qu'on ne dîne pas?..

» — Nous ferons bien auparavant

» d'aller au théâtre, prendre connais-
» sance de la salle, et répéter.

» — Je ne vais nulle part sans perru-
» que !..

» — Mon Dieu ma mère que tu es
» cruelle... pour un méchant chignon
» avec un tour !.. Ne dirait-on pas que
» tu espères encore faire des conquêtes.

» — Eh ben, pourquoi pas donc !..
» si tu laissais tes sourcils dans la mé-
» lasse, toi, je voudrais voir ce que tu
» dirais...

» — C'est très vilain ce que tu dis
» là...Tu as l'air d'insinuer que je n'ai

» pas de sourcils... Est-ce que tu veux
» me faire du tort? »

Le retour de Poussemard met fin à cette querelle. Le chef d'orchestre est aux abois, il a couru toute la ville pour chercher des amateurs et il n'a pu trouver que quatre tambours; deux qui sont dans la garde nationale, et les deux autres qui s'exerçent pour y entrer.

« — Quoi! pas un pauvre petit vio-
» lon... pas un instrument à vent? » dit Elodia.

« — Rien que quatre tambours.

» — Ça fera un singulier orchestre

» pour accompagner trois opéras-com-
» miques.

» — Comme c'est heureux que vous
» ayez intitulé la première pièce : *la*
» *Journée militaire*, on admettra très
» bien les tambours pour cette pièce
» là.

» — Passe pour la première pièce,
» quoique la musique me semble par
» trop militaire. Mais pour la seconde,
» pour *Deux mots* ?

» — Dans celle-ci il y a des brigands;
» or, du moment qu'on voit des vo-
» leurs en scène, de petits roulements
» de tambour à l'orchestre ne font pas

» mal, cela ajoute à l'intérêt de la si-
» tuation.

» — Passe encore pour les petits rou-
» lements à cause des voleurs ; mais *les*
» *Rendez-vous bourgeois*... une
» pièce gaie, une folie presque, com-
» ment m'expliqueras-tu un accompa-
» gnement de tapins?

» — N'appellez-vous pas la pièce :
» *les Voleurs pour rire*, ou *l'Amour*
» *et la peur*? Du moment que vous
» admettez des gens qui ont peur, je
» ferai battre le rappel à l'orchestre,
» et vous verrez la peur se répandre
» dans toute la salle.

» — Ce diable de Poussemard a ré-
» ponse à tout... Les tambours vien-
» dront-ils répéter?

» — Oui, rendez-vous dans une heu-
» re au théâtre, c'est convenu. Ah! ce
» n'est pas l'orchestre qui m'inquiète
» le plus... mais notre cheval... Ce
» pauvre Vertigo!..

» — Eh bien, est-ce qu'il va mal?

» — Il est couronné, mes en-
» fants!

» — Il est bien heureux! dit Cuchot,
» je ne l'ai jamais été, moi. Allons ré-
» péter.

» — Un instant, et une perruque
» pour moi ! » s'écrie la mère d'Albertine. « Monsieur Poussemard, c'est
» vous qui tenez les accessoires, et on
» dit que vous avez des perruques.

» — Vous allez voir ce que je possè-
» de, madame Grattenboule, et vous
» choisirez. Mais le peu que nous ayons
» sert souvent pendant la représenta-
» tion, et si vous en prenez...

» — Est-ce que je ne sers pas aussi,
» moi ? est-ce que tu crois que je vais
» me placer dans le trou du souffleur,
» un endroit malsain, où il vous vient
» du vent de tous les côtés, sans avoir

» la tête garantie par une perruque?..
» Conduis-moi au magasin et vive-
» ment! »

Tout le magasin tenait dans une malle; au milieu de sabres, de poignards en ferblanc, de couronnes de rosières, de diadèmes enrichis de pierres fausses, de paniers, de verres, de bouteilles, représentant du champagne; de pâtés, de volailles en carton, et une foule d'autres objets, qui au théâtre se nomment accessoires, madame Grattenboule trouve enfin trois perruques : l'une de Jocrisse, avec une grande queue rouge, qu'elle rejette avec dédain; une autre à cadenettes et

grosse queue, le tout ayant été poudré; enfin, la troisième, très ample, très longue, très noire, et que l'on a baptisée : à la Louis XIV, sert ordinairement pour les juges, les avocats, les médecins et les marquis de Molière.

Madame Grattenboule penche pour la perruque à cadenettes; mais sa tête ne peut entrer dedans; il lui faut donc se coiffer à la Louis XIV, et promettre surtout de ne point rogner les boucles de la perruque, qui peut d'un moment à l'autre être indispensable à un personnage faisant un commissaire.

Le souffleur se coiffe en murmurant

un peu ; mais Albertine jure à sa mère qu'elle a l'air d'être à la Ninon.

La troupe se rend au théâtre pour répéter. Sur son chemin, madame Grattenboule, coiffée à la Louis XIV, fait retourner tout le monde; et il se forme derrière elle un rassemblement de gamins qui lui sert de cortége, en murmurant l'air de : *Ah ! c'cadet-là, quel pif !*

« — Qu'est-ce qu'ils ont donc à me » suivre, ces polissons-là ? » dit madame Grattenboule en lançant à droite et à gauche des regards auxquels on répond par des éclats de rire. « Est-ce

» qu'ils croient qu'ils vont encore me » *licher* le visage ?

» — Ils te regardent, » dit Albertine, « parce que tu es superbe avec » ta perruque, et qu'ils n'ont pas l'ha- » bitude à Nemours de voir des femmes » coiffées comme cela. »

On arrive au théâtre ; on n'y trouve pour toutes décorations qu'un salon, une forêt et une place publique.

On est obligé de se servir du salon pour représenter la prison du Déserteur.

« — Alors, » dit Montézuma, « au

» lieu de : *Alexis est en prison*,
» vous direz : Alexis a été conduit à
» l'hôtel-de-ville, qui lui sert de pri-
» son !

» — Mais la scène se passe dans un
» village...

» — Qu'est-ce que cela nous fait; il y
» a bien une prison dans votre village,
» il peut bien y avoir un hôtel-de-
» ville.

» — Pour jouer : *Deux mots*, il fau-
» drait l'intérieur d'une chaumière, »
dit Angely.

« — Nous prendrons la forêt.

» — Ce ne sera plus un intérieur...
» Moi, qui suis enfermé, qui ne sait
» comment me sauver.

» — Il y a un petit mur de clôture
» que nous mettrons au fond... avec
» deux coulisses de place publique, ça
» fera une chaumière très confortable!...

» — A l'orchestre!.. Qu'attendons-
» nous pour répéter?

» — J'attends mes tambours...

» — Poussemard, quand je chanterai : *Peut-on affliger ce qu'on aime!* tu me feras le plaisir de m'ac-

» compagner seul avec ton violon...
» Je ne veux pas de tambours, moi !...

» — Mais si je fais le geôlier, je ne
» resterai pas à l'orchestre.

» — Oh ! par exemple, s'il n'y a pas
» au moins un violon à l'orchestre, je
» ne joue pas Si vous croyez que je vais
» chanter de l'opéra pendant qu'on me
» battra des fla ! et des ra ! merci...

» — Mes enfants, » dit Grangérant,
» je me sacrifie à la chose publique, je
» consens à remplir le rôle du geôlier...

» — Ah ! bravo, père noble...

» — C'est bien cela !

» — C'est un trait digne d'un hom-
» me qui a été chez l'avoué.

» — Seulement, je demande une
» annonce ; on dira : La personne
» chargée du rôle du geôlier, se trou-
» vant subitement indisposée, notre
» camarade Grangérant a bien voulu
» se charger de la remplacer pour ne
» pas faire manquer la représenta-
» tion.

» — C'est cela... c'est convenu...

» — Ah ! je crois que voilà mes tam-
» bours. »

En effet, quatre gaillards dont deux en uniformes et deux en bourgeois, enjambent par dessus les banquettes du parterre et viennent avec leur caisse se ranger derrière Poussemard, qui est monté avec son violon à la place de chef d'orchestre, et leur crie :

« — A vos pupitres, messieurs, s'il » vous plaît.

» — Pourquoi faire?

» — Pour suivre la partition; vous » marquerez au crayon les endroits » où je veux du tambour.

» — Nous ne savons pas la musique.

» — Vous nous ferez signe quand il
» faudra rouler, ça suffira.

» — Soit. Je joue l'ouverture... at-
» tention... Je commence piano et sans
» tambour. »

Poussemard joue avec son violon l'ouverture du *Déserteur*; lorsqu'il fait signe à ses musiciens de partir, un superbe roulement se fait entendre; cela couvre entièrement le violon; mais Montézuma assure que cela n'en est que mieux.

Au total, l'ouverture produit un grand effet sur les acteurs, qui n'ont

jamais eu tant de bruit dans leur orchestre, et madame Grattenboule sort sa tête du trou du souffleur et se tourne vers les musiciens, en criant :

« — Mes enfants, c'est magnifique... » c'est à en pleurer... si ça va comme » ça pendant la pièce, nous aurons un » succès étourdissant... Je vous embras- » serai après le spectacle.

» — Ce monsieur est bien bon, » dit un des tambours, qui prend madame Grattenboule pour un homme ; « mais » je ne tiens pas à l'embrasser. Il a une » tête de lion ! »

On répète le *Déserteur*. Montézuma se fait faire des petits roulements doux pendant son chant. Élodia trouve qu'un violon seul est bien maigre après des tambours; il lui faut aussi un léger roulement. Zinzinette en veut également pour ses couplets. Bref, les chanteurs s'accoutument au tambour, ils trouvent que cela les soutient; il leur en faut à tous.

On s'accorde à trouver que le *Déserteur* va comme sur des roulettes.

On passe à la seconde pièce, celle dans laquelle Cerisette doit débuter. Angely la fait monter sur le théâtre;

il lui indique ses entrées, ses sorties; il la fait marcher, courir; enfin, il tâche de lui enseigner la pantomime. La jeune fille ne manque pas d'intelligence; elle est gracieuse, c'est pour mimer la qualité la plus essentielle; enfin, elle est jolie, et aux quinquets ses yeux noirs doivent jeter encore plus de feu, seulement elle a eu trop souvent envie de rire en répétant; mais on présume que devant le public elle sera tout à son rôle.

Tous les hommes s'accordent à dire que Cerisette ira bien. Les femmes prétendent qu'il ne faudra pas lui ménager le tambour.

Les Rendez-vous bourgeois, qui emploient toute la troupe, excepté la duègne, sont répétés au galop et comme un ouvrage que l'on joue sous la jambe; on laisse les tambours y fignoler à leur fantaisie de petits agréments par-ci par-là, bien entendu que dans les morceaux d'ensemble ils doivent toujours accompagner le violon. Enfin, la répétition se termine, et l'on se sépare très satisfaits des tambours, qui promettent d'être exacts pour le lendemain à six heures du soir.

Les comédiens regagnent leur auberge en se promettant un grand succès pour le lendemain. Madame Grat-

tenboule en obtient un nouveau dans la rue, grâce à sa perruque; et Angely, qui a pris le bras de Cerisette, lui dit encore :

« — Tu réussiras... tu seras charmante... N'aie pas peur et je réponds du succès; seulement, tâche de rire moins souvent; tu comprends que dans ce rôle-là où tu trembles pour ma vie, il ne faut pas avoir l'air trop gai.

» — Mon Dieu, mon ami, ce n'est pas ma faute; mais lorsque par hasard mes yeux se portent sur cette vieille dame qui souffle avec sa gran-

» de perruque à boucles... je ne peux
» pas garder mon sérieux.

» — Diable ! heureusement que pour
» ton rôle tu n'as pas besoin de souf-
» fleur... fais en sorte de ne pas la re-
» garder. Eh bien ! voyons... es-tu con-
» tente à présent que je t'aie enlevée
» de ce trou dans lequel tu végétais? »

Cerisette sourit à Angely ; mais sa bouche hésite encore, tout en balbutiant :

« — Oui... oui... je suis contente. »

CHAPITRE CINQUIEME.

UN COMMIS VOYAGEUR. QUIPROQUO.

Dans l'après-midi du jour où la fameuse représentation doit avoir lieu, un voyageur descend à l'auberge où sont logés les comédiens.

C'est un homme de trente-quatre ans, grand, fort, assez bien bâti, mais affichant surtout beaucoup de prétentions, voulant qu'on remarque en lui un bel homme; portant une petite redingote bien courte qui lui serre et lui étrangle la taille, un pantalon de coutil d'un dessin bizarre, des carreaux qui se voient de trente pas; bien chaussé, bien cravaté, bien ganté, la badine à la main, le petit bout du foulard sortant de la poche, un lorgnon; enfin, un chapeau exagérant la mode

La figure de ce monsieur ne doit pas obtenir le même succès que sa taille. C'est un blond, de ceux qu'on sur-

nomme *fadasse;* il a de gros yeux à fleur de tête, qui ne sont ni bleus ni noirs, mais varient entre le vert de mer et le vert bouteille; sa bouche est rentrée, ses lèvres minces, son menton avancé; son nez, écrasé vers le milieu, ressemble à ceux des hommes de couleur. Tout cela n'empêche pas ce personnage de se trouver fort joli garçon et d'être persuadé que toutes les femmes doivent être de cet avis.

Sa mise recherchée annonce du reste un petit-maître de mauvais goût, mais un homme à son aise, s'il faut juger de la fortune par les habits, ce qui se fait

toujours et trompe moins souvent qu'on ne le dit.

En entrant dans l'auberge, ce monsieur a crié au maître de la maison, en jetant un paquet de cartes imprimées sur son comptoir :

« — Tenez, cher ami, Froimont, » commis voyageur en vins superfins, » plutôt par goût que par nécessité... » Pardieu ! vous devez me reconnaître, » j'ai déjà logé chez vous l'année der- » nière... Mais à déjeûner d'abord... » ce que vous avez de meilleur... et du » bon vin, car vous comprenez que je » m'y connais, moi.

» — Monsieur logera-t-il ?

» — Oui, certainement, je passerai
» peut-être trois jours dans votre ville...
» à moins qu'on ne s'y ennuie trop,
» pourtant !

» — Oh ! monsieur ne s'y ennuiera
» pas... car il vient justement de nous
» arriver une troupe de comédiens, et
» ils jouent ce soir.

» — Ah ! tant mieux... j'aime assez
» le spectacle, et d'où viennent-ils, ces
» acteurs ?

» — De Paris, à ce que je crois,

» monsieur, ce sont des premiers ta-
» lents de la capitale, en congé.

» — Oui, congé définitif, probable-
» ment! Enfin, nous verrons bien, et
» pourvu que les actrices soient jolies...

» — Elles le sont toutes, monsieur...
» sauf deux mères... ou deux tantes...

» — Oui, les duègnes, et combien
» de jeunes?

» — Quatre, monsieur.

» — Allons, il y aura du choix, et
» où logent-ils ces comédiens?

» — Ici même, monsieur, dans mon
» hôtel.

» — Oh ! mais c'est charmant, cela. »

Et le commis voyageur court aussitôt devant une glace, il arrange ses cheveux, son col, sa cravate, remonte ses bretelles, regarde si son pantalon dessine bien ses formes; puis, satisfait de sa revue, sort un cigarre de sa poche et crie à l'hôte :

« — Du feu !

» — Voilà, monsieur.

» — Je dînerai ici, dans cette salle...

» dressez-y mon couvert... mettez trois
» verres à pattes sur la table, un pour
» le madère, un pour le bordeaux, un
» pour le champagne... Je vais voir un
» correspondant... que tout soit prêt
» dans une heure, et portez ma valise
» dans une de vos plus belles cham-
» bres... Je vous permets d'annoncer à
» son de trompe que vous avez le bon-
» heur de me posséder.

» — Je n'y manquerai pas, mon-
» sieur. »

Le commis-voyageur est sorti de l'auberge. L'hôte se hâte de faire dresser dans la salle un couvert élégant, sur

lequel il met cinq verres à pattes au lieu de trois, se disant que : qui peut plus, peut moins.

Les comédiens sont allés au théâtre, où ils ont fait porter leurs costumes pour la représentation du soir, ils cherchent l'endroit où les dames pourront s'habiller ; ils choisissent une petite pièce, qui a sans doute été faite pour servir de foyer et où l'on peut tenir quatre personnes, en se gênant beaucoup.

Quant aux hommes, il est décidé qu'ils s'habilleront partout, c'est-à-dire qu'ils se mettront dans le premier coin

où l'on pourra changer de culotte sans être aperçu du public.

Ensuite, ces messieurs parcourent la ville, entrent dans le plus beau café de l'endroit, jouent des petits verres au billard et aux dominos, en parlant très haut de leur représentation du soir et des immenses succès qu'ils ont obtenus dans les principales villes de France. Ces conversations ne manquent jamais d'attirer l'attention des flaneurs, des habitués, auxquels on offre avec amabilité du feu ou du tabac. Le provincial est enchanté d'avoir causé avec un comédien, avec un homme qui a fait *Manlius* et *Agamemnon*, qui en-

fonce feu *Talma* et surpasse *Frédéric Lemaître*, il ne manque pas d'aller dire cela à tous ses voisins, à toutes ses connaissances, le bruit se répand dans la ville que l'on possède de très grands artistes, qui ne pourront peut-être y donner qu'une représentation, et que, par conséquent, il faut se hâter d'aller les voir.

Tout cela est de la banque, de la réclame; mais on en fait partout, en politique, en finances, dans le commerce, en littérature. Lisez la dernière feuille d'un journal, cette feuille consacrée aux annonces; lisez ces affiches immenses, avec ou sans lithographie, que

l'on placarde jusques sur les lieux les plus infimes de la capitale, et dites-nous où l'on ne glisse pas de la réclame.

Puisqu'on en fourre partout, pourquoi donc les comédiens ambulants s'en priveraient-ils?

Madame Grattenboule seule est restée à l'auberge, où elle repasse les pièces qu'elle doit souffler le soir; en allant demander une prise de tabac au maître de la maison, elle a été frappée par l'aspect du couvert, élégant et surchargé de verres à pattes, qui est dressé dans la salle du rez-de-chaussée que l'on traverse pour aller dans les

autres pièces. Elle fait un froncement de sourcils significatif, en murmurant:

« — Peste!.. le beau couvert!.. ah, » on peut dire que voilà un joli cou- » vert!... pour qui est cela?

» — Pour un voyageur, qui va lo- » ger ici... il a commandé son dîner, il » va revenir.

» — Je n'ai pas besoin de vous de- » mander si c'est *un quelqu'un* de » comme il faut!.. ça se voit tout de » suite!.. quand on a cinq verres à » pattes autour de son assiette, c'est » qu'on n'est pas un *mufle*!.. ça déno-

» te le bon genre et les capacités, c'est
» un particulier qui doit avoir voiture.

» — Il est venu en voiture, oui,
» dans la diligence... mais il était dans
» le coupé...

» — Je l'aurais parié... c'est si dis-
» tingué le coupé... j'y ai voyagé sou-
» vent... et Dieu sait les jolis souvenirs
» qui m'en restent! Ce voyageur est-
» il jeune?

» — Oui, c'est un homme jeune
» encore... un bien bel homme!

» — Je l'aurais parié à son couvert,
» il doit être joli garçon... avec cinq

» verres à pattes on ne peut pas être
» laid.

» — Il est très bien, c'est un petit-
» maître... il a un lorgnon...

» — Pardié ! il doit avoir bien autre
» chose ; c'est un prince étranger qui
» voyage incognito ?

» — Non, c'est un commis voya-
» geur.

» — En diamants ?

» — Non, en vins.

» — C'est la même chose. Je crois

» même que je préfère les vins, je m'y
» connais mieux. Je vais remonter là-
» haut passer une robe plus légère...
» celle-ci m'étouffe, j'ai déjà bien assez
» de cette perruque pour me tenir
» chaud... ah! le beau couvert! eh
» bien, du temps de Clappotensky, je
» dînais tous les jours comme ça... mais
» ma fille ne sait se tenir à rien, qué
» malheur! cher ami!... »

Madame Grattenboule quitte la salle. Quelques instants après, M. Froimont revient et se met à table; il ne se plaint pas de la nombreuse collection de verres qui décore son couvert, mais il regrette de ne point rencontrer dans

la salle quelque dame du théâtre.

En ce moment, la mère d'Albertine reparaît à l'entrée de la salle; elle a mis une robe traînante, faite en peignoir et de couleur ponceau; avec sa grande perruque noire, dont les boucles descendent jusque sur ses épaules, et les brochures de pièces qu'elle tient sous un bras, elle ressemble à un juge se rendant au palais pour rendre des arrêts.

M. Froimont fait un mouvement d'effroi, en disant au garçon qui le sert :

« — Qu'est-ce que c'est que ça!.. le
» commissaire de police?

» — Non, monsieur, c'est une ac-
» trice.

» — Ça! une actrice... vous blaguez,
» mon cher...

» — C'est-à-dire, c'est la mère d'une
» de ces dames.

» — Ah! à la bonne heure. »

Et le commis voyageur salue madame Grattenboule, qui lui fait une révérence de menuet

Élodia, Zinzinette, Albertine et Cerisette rentrent à l'auberge et traversent précipitamment la salle, non pas cependant sans répondre par de gracieux saluts à celui du voyageur.

« — Mon Dieu! comme vous êtes » pressées,» leur dit madame Grattenboule.

« — C'est qu'on manque de tout, à » ce théâtre!..

» — Et dans la ville nous ne trou- » vons pas ce qu'il nous faut...

» — Nos costumes ne seront jamais

» prêts, si tu ne viens pas nous aider.

» — Je suis à vous tout à l'heure. »

Les actrices sont montées chez elle; madame Grattenboule se rapproche de la table de Froimont, en disant :

« — Est-ce que je ne les connais » pas!... c'est chaque fois la même » chose!.. mon costume n'ira pas! il » me manque ceci, cela!... je ne jouerai pas... et puis le soir, tout va » comme sur des patins. »

Le commis voyageur a particulièrement remarqué Cerisette, qui est en-

trée en tenant le bras d'Albertine, laquelle témoigne une vive amitié à la jeune débutante, pour faire endêver Élodia et Zinzinette qui en sont jalouses.

« — Madame, » dit Froimont, en se tournant vers madame Grattenboule : « Vous faites aussi partie de la » troupe qui joue ce soir au théâtre?

» — Oui, monsieur, et je m'en ho- » nore...

» —Ces dames sont fort bien... mais » il y en a une surtout... qui est entrée » la dernière... une jeune personne aux » yeux noirs...

» — C'est ma fille, monsieur.

» — Ah! c'est mademoiselle votre
» fille, je vous en fais mon compli-
» ment... si elle a autant de talent
» qu'elle est jolie...

» — Elle en a encore plus, monsieur,
» elle est farcie de talent... C'est un
» enfant gâté par la nature... c'est un
» superbe sujet!..

» — Quel emploi tient-elle?

» — Elle les tient tous, monsieur.
» J'entends par là qu'elle peut jouer
» tout ce qu'elle veut avec succès; mais

» où elle brille surtout, c'est dans les
» excentriques !..

» — Ah ! vraiment...

» — Si vous l'aviez vue dans *Frétil-*
» *lon* !..

» — Elle joue les *Déjazet*, alors.

» — Oui, mais elle joue ça autre-
» ment que *Déjazet*... ce n'est plus
» reconnaissable.

» Madame, voulez-vous me permet-
» tre de boire à votre santé...

» — Comment donc, monsieur..

» mais je voudrais vous rendre cette
» politesse...

» — Seriez-vous assez aimable pour
» accepter un verre de madère, avec
» un biscuit...

» —Je ne sais pas refuser un homme
» qui a aussi bon genre que vous, mon-
» sieur. »

Madame Grattenboule est déjà assise à table, elle demande une assiette et veut goûter du fromage avant les biscuits; le commis voyageur, qui est bien aise de se ménager des intelligences avec les actrices, emplit le verre de

cette dame dès qu'il est vide, et celle-ci le vide dès qu'il est plein.

« — Vous nous ferez l'honneur de » venir au spectacle, ce soir, mon- » sieur.

» — Oui, madame! je m'en fais un » plaisir. D'ailleurs la composition du » spectacle est fort piquante, s'il faut » en juger par l'affiche. Mais ce sont » donc toutes pièces nouvelles, car, » moi qui vais fort souvent au spec- » tacle quand je suis à Paris, je ne me » souviens pas d'avoir vu aucun de ces » ouvrages-là ?

» — C'est nouveau... oui, monsieur,
» c'est presque nouveau...

» — *L'Amant fusillé*, c'est un
» opéra?

» — Pur opéra !

» Et la *Muette qui parle?*

» — C'en est encore; tout ce que
» nous donnons ce soir est de l'opéra,
» nous ne sortons pas de là !...

» — Mademoiselle votre fille joue-
» t-elle?

» — Je crois bien! est-ce qu'on fe-

» rait de l'argent sans elle... elle joue
» dans deux pièces... Vous la soigne-
» rez, cher ami... je vous la recom-
» mande!

» Je suis persuadé qu'elle n'a pas
» besoin de cela... mais vous m'enten-
» drez l'applaudir. Un verre de cham-
» pagne...

» — J'y suis!... Où serez-vous placé,
» bel homme?

» — Je me mets toujours aux avant-
» scènes quand il y en a.

» — S'il n'y en a pas, on vous en
» fera... Par exemple!... un théâtre

» sans avant-scène... autant vaudrait
» pas de lustre!... »

Le commis voyageur a fait boire au souffleur du madère, du frontignan, du champagne, ensuite c'est le café et le petit verre; madame Grattenboule ne se ménage pas du tout; en vain le garçon vient lui dire à chaque instant :

« — Ces dames vous demandent
» là haut.

» — C'est bon! dis-leur que j'y vais!
» mon Dieu! j'ai bien le temps! d'ail-
» leurs c'est moi qui les habille et je
» réponds de tout.

» — C'est vous qui habillez ces
» dames? » s'écrie Froimont.

« — Oui, cher ami, le plus pénible
» c'est de les lacer, vois-tu !... ça veut
» être serrée... la première chanteuse
» ne veut porter que quarante-deux !...
» j'ai souvent mal aux pouces... Quelle
» différence d'avec ma fille, elle ne se
» gêne pas dans son corset, et elle fait
» bien... tout ça fond, tout ça se case...

» — Elle m'a paru fort mince...
» une taille fine...

» — Oui, dans mon genre... jadis...

» — On demande madame Gratten-
» boule tout de suite en haut !

» — Fiche-moi donc la paix, toi,
» puisque je réponds de tout !... Je
» vais y aller... Est-ce qu'il ne faut pas
» que je prenne un peu de force pour
» les souffler...

» — Vous soufflez aussi !

» — Eh mon Dieu oui, mon ami, ils
» me mettent à toute sauce, je m'at-
» tends un de ces jours à ce qu'ils me
» fassent danser un pas de deux toute
» seule.

» — Je vous laisse monter près de
» ces dames, je ne veux pas vous re-
» tenir davantage... A ce soir, je serai
» au spectacle et je vous prie de dire
» à mademoiselle votre fille qu'elle
» peut compter sur un admirateur
» de plus...

» — Tu lui jetteras un bouquet,
» n'est-ce pas, cher ami?

» — C'est bien mon intention...

» — Un bouquet monstre, ça fait
» plus d'effet.

» — Vous serez satisfaite... A ce
» soir! »

Le commis voyageur quitte la table et l'auberge que madame Grattenboule lui crie encore :

« — Et des vers si tu veux, cher » ami... Grangérant les lira... il lit » très bien, il a été chez l'avoué.

» — Madame on vous demande là » haut, » dit le garçon, en desservant la table.

« — Ah ! que tu m'ennuies bouffi ! » verse-moi donc encore un petit verre » ça sera pour le compte du bel homme.. » il a le moyen de payer ! je réponds

» de lui... je ne réponds pas pour
» moi, mais je réponds de lui. »

Madame Grattenboule boit encore un petit verre, puis un autre, et elle s'endort sur la table pendant que l'on continue à l'appeler en haut. Quant au garçon, on lui a donné une entrée gratis, il va se faire beau et se mettre à la queue devant le théâtre où il n'y a encore personne.

de lui. Je ne reprends pas point
moi, mais je réponds de lui. »

Madame Grattenbonle boit en
un petit verre, puis un autre, et elle
s'endort sur la table pendant que l'on
continue à l'appeler en haut. Quant
au garçon, on lui adonne une entrée
gratis, il va se faire beau et se mettre
à la queue devant le théâtre où il
a encore personne.

CHAPITRE SIXIEME.

LE SPECTACLE. — UN BOUQUET.

L'heure de se rendre au spectacle est arrivée. Les actrices, furieuses contre leur habilleuse, ont la malheureuse idée de sortir par une porte qui donne

sur une autre rue et abrège le chemin pour se rendre à la salle de spectacle où elles pensent rejoindre madame Grattenboule. Mais la mère d'Albertine ne se trouve pas.

Le monde arrive ; la salle est presque pleine. On allume, ce qui ne se fait guère en province que lorsque le public est entré. Un beau monsieur, fort élégant, ayant des gants serin, une rose à sa boutonnière et un petit morceau de verre fiché sur l'œil droit, s'est placé dans la loge qui est la plus rapprochée de la scène, et là il se dandine, se balance, lorgne le beau sexe de l'endroit et s'amuse à frapper avec sa badine

sur le devant de la loge. C'est M. Froimont.

Poussemard est à son poste de chef d'orchestre ; les musiciens arrivent ; mais sur quatre tambours il y en a trois de gris et deux se mettent sur-le-champ à ronfler dès qu'ils sont assis dans l'orchestre.

Les acteurs sont habillés et ils sont surpris que les dames ne paraissent point, mais celles-ci attendent madame Grattenboule qu'on cherche en vain dans tous les coins de la salle.

Tout à coup Albertine s'écrie :

« — Ah ! mon Dieu... elle était dans
» le salon où dînait ce beau monsieur
» qui est si vilain... Si par hasard...
» elle en est capable... et moi qui l'at-
» tend pour m'élargir mon pantalon de
» hussard dans lequel je ne peux pas
» entrer. »

On envoie à l'auberge. On y trouve l'habilleuse qui dort profondément les coudes appuyés sur la table. On a beaucoup de peine à l'éveiller, ensuite il faut deux hommes pour la soutenir et la conduire jusqu'au théâtre, où elle arrive ayant sa perruque à moitié retournée, si bien qu'une partie de son visage est cachée par les boucles de cheveux.

« — Ah ! mon Dieu ! ma mère est » dedans ! s'écrie Albertine, mesdames, » nous ne risquons rien que de nous pas- » ser d'elle pour nous habiller !.. et si » elle peut souffler ça m'étonnera beau » coup.

» — Qui est-ce qui dit que je suis » dedans ? C'est pas vrai ! » balbutie madame Grattenboule en se laissant aller sur une chaise sur laquelle est le bonnet que doit mettre Elodia et dont elle fait une galette.

« — Ah ! mon bonnet !.. abîmé, per- » du ! plus mettable !.. c'est une hor- » reur !.. je ne jouerai pas ! »

Cuchot est accouru aux cris de sa femme, aidé du père noble il emmène madame Grattenboule à qui l'on fait avaler du café avec du sel pour tâcher de la dégriser.

Cerisette, qui ne joue pas dans la première pièce, offre ses services à ces dames qui sont trop heureuses de les accepter.

Mais en voyant les actrices mettre du blanc, du rouge, du noir, en assistant à tous les mystères de leur toilette, en les entendant se chamailler entre elles, crier, maudire leur habilleuse, répéter avec impatience, avec

colère un endroit de leur rôle qui ne va pas, ou un passage de chant qui va mal, en les voyant si différentes de ce qu'elles sont sur la scène, Cerisette a déjà perdu une grande partie de ses illusions ; les comédiens ne lui semblent plus des êtres privilégiés, et peut-être, au contraire, s'aperçoit-elle que dans cette profession les ennuis balancent au moins les plaisirs.

Cependant le public, qui attend depuis longtemps, commence à témoigner son mécontentement.

« — Mesdames, êtes-vous prêtes, » crie Poussemard qui a quitté son orchestre pour faire le régisseur.

« — Je n'ai pas de bonnet ! » dit Elodia.

« — Tu joueras en cheveux, c'est plus » jeune.

» — Mais notre souffleuse?

» — On l'a portée dans son trou. Elle » commence à se remettre. Je vais » frapper...

» — Mais je ne peux pas entrer dans » ce pantalon, » dit Albertine.

« — Tu as bien le temps de le faire » prêter, tu ne parais qu'à la fin. »

Et Poussemard va frapper les trois

coups, puis il court à son orchestre, prend son violon et dit à ses tambours :

« — Attention, messieurs! »

Mais il y en a deux qui continuent à ronfler. L'ouverture du Déserteur est jouée tant bien que mal. Le public paraît assez étonné d'entendre un roulement continuel de tambours. Il y a au parterre un petit monsieur, ayant une énorme tête, surmontée d'une énorme crinière de cheveux qui se tiennent raides comme des poils de sangliers, ce qui, joint au mouvement continuel que se donne ce personnage, le fait de loin ressembler à un pensionnaire du

Jardin-des-Plantes. Ce petit monsieur, qui ne cesse de se pencher à droite et à gauche, en avant et en arrière, comme s'il voulait occuper à lui seul le parterre, paraît connaître tout le monde et fait tout haut ses réflexions, que ses voisins semblent écouter comme des oracles ; il s'est déjà écrié plusieurs fois :

« — On voit bien que c'est une pièce » militaire !.. Bigre... je n'aurais pas » lu l'affiche que je l'aurais deviné. » Maintenant les compositeurs de mu- » sique mettent un bruit effrayant dans » leur orchestre.., on m'a assuré qu'à » Paris, au Grand Opéra, on devait

» tirer le canon dans le premier ouvrage
» de... de chose... le nom n'y fait rien..
» un fameux compositeur ; il y aura
» plusieurs canons dans l'orchestre,
» chargés à poudre seulement, mais
» l'effet sera le même.

» Ah ! monsieur Serpolet, c'est pour
» rire ce que vous nous dites-là, n'est-
» ce pas ? » murmure une dame ornée d'une ferronière sur le front, ayant de plus une couronne en feuillage, une rose fichée au-dessus d'une oreille, et le reste de la toilette à l'avenant.

« — Non, madame Lattendri, ce
» n'est pas une plaisanterie, depuis que

» *Rossini* a criblé sa musique d'instru-
» ments en cuivre, c'est à qui renché-
» rira sur le moyen d'obtenir plus de
» son... Oh! c'est que je suis au cou-
» rant de tout ce qui a rapport à la
» musique... Mais chut, silence... cela
» commence; je suis bien curieux de
» voir cet *Amant fusillé*, il faut que
» ce soit un opéra nouveau, car je ne
» le connais pas... et à Marseille... j'ai
» habité Marseille longtemps... j'allais
» deux fois par semaine au spectacle...
» Silence donc!»

Ce monsieur ne remarque pas que c'est lui seul qui fait du bruit. Le commis voyageur, placé aux premières,

s'avance sur le devant de sa loge en criant :

« — Taisez-vous donc au parterre !.. » bavard !... »

M. Serpolet ne prend pas cela pour lui, il se retourne vers les personnes placées derrière lui, en répétant :

« — Silence donc, bavards !.. écou- » tez la pièce militaire. »

Les premières scènes vont sans encombre. Heureusement les acteurs savaient leurs rôles par cœur, car madame Grattenboule qui n'est pas encore en état de souffler n'envoie les phrases qu'après que le personnage en scène les

a dites. Un troisième tambour s'est endormi pendant le dialogue ; mais celui qui reste, solide à son poste, s'applique à faire du bruit comme quatre, et pendant les couplets : *J'avais égaré mon fuseau*, chantés par mademoiselle Zinzinette avec une foule de sautillements, on n'entend absolument que le tambour.

« — Trop fort la grosse caisse ! » crie un monsieur qui est aux dernières places.

« — A la porte le paradis ! » crie le beau Froimont qui s'est fait le champion du théâtre.

« — Ils ne comprennent pas que c'est

» une pièce militaire ! » dit madame Lattendri en ramenant sa ferronière juste sur la même ligne que son nez.

Cependant depuis quelques instants le monsieur à tous crins semblait en proie à une foule de souvenirs, il poussait des : « Oh ! mais.. je connais cela !. » J'ai vu cette pièce-là !. Je suis certain » d'avoir vu cela... Oui ! oui ! oui !... » Ça ne s'appelait pas l'Amant fusillé » alors... Attendez, attendez...

» — A la porte le bavard ! » crie Froimont.

« — A la porte ! silence ! » dit M. Serpolet en regardant le paradis.

Mais au moment où Montézuma entre en scène, bondissant légèrement sur une montagne figurée dans le fond du théâtre, et s'avançant par deux jetés-battus jusqu'à l'avant-scène, M. Serpolet se frappe sur les cuisses en criant :

« — C'est le *Déserteur*!.. c'est le » *Déserteur*!..

» — Mais silence donc, M. Serpo- » let », disent plusieurs personnes dans la salle, en faisant des signes au monsieur à tous crins.

« — J'en suis sûr à présent! c'est le » *Déserteur*...

» — Laissez-nous entendre la pièce...
» nous verrons bien s'il déserte.

» — Vous ne me comprenez pas. C'est
» un vieil opéra... je l'ai vu à Mar-
» seille, ça ne s'est jamais appelé l'*A-*
» *mant fusillé*... on va l'arrêter...
» vous allez voir... on l'arrêtera à la
» fin de l'acte.

» — On vous arrêtera tout de suite
» si vous ne vous taisez pas », crie Froi-
mont en se levant et menaçant M. Ser-
polet du doigt.

Pendant que ce bruit a lieu dans la
salle, Montézuma qui est accoutumé

à toute espèce de charivari, continue son rôle comme s'il avait affaire à un public attentif; seulement il y ajoute des balancez, des pirouettes, des poses très hardies, et au moment où la toile va baisser, il juge convenable de se laisser aller sur les deux hommes qu'on a loués pour faire les gendarmes qui viennent arrêter le déserteur; mais ceux-ci, ne s'attendant pas à cette gymnastique, fléchissent sous le poids de Montézuma et roulent avec lui sur le théâtre. Le rideau tombe sur ce tableau, et le public applaudit avec enthousiasme cette nouvelle mise en scène.

Dans l'entr'acte, M. Serpolet continue de crier à tout le monde :

« — C'est le *Déserteur* qu'on nous » joue là.

» — Eh bien ! après » dit le commis voyageur en répondant au monsieur du parterre. « Quand ce serait le *Dé-* » *serteur*, qu'est-ce que cela nous fait » si la pièce est jolie.

» — Mais pourquoi ont-ils changé le » titre, moi je n'aime pas cela, c'est » donc pour nous attrapper, je ne » veux pas qu'on m'attrape.

» — Cela se fait très souvent en pro- » vince... on rafraîchit les titres.

» — Ça ne devrait pas être permis...
» car je ne viendrais pas voir une
» pièce que je connais, et je viens quand
» je lis sur l'affiche des titres que je ne
» connais pas.

» — C'est bien pour cela qu'ils en
» mettent de nouveaux. »

Pendant que cette dissertation a lieu parmi le public, des scènes plus animées se passent sur le théâtre ; Montézuma veut battre les deux gendarmes qui l'ont laissé tomber par terre. Albertine se promène dans les coulisses avec son pantalon de hussard qu'elle est parvenue à mettre en le faisant

craquer par derrière ; la déchirure est énorme et le costume de hussard se composant d'une simple veste boutonnée avec un pantalon, rien ne masque l'accident arrivé à cette dernière partie du vêtement. Albertine demande à grands cris qu'on lui recouse son accroc. Mais on est tellement occupé que personne ne se présente pour lui rendre ce service.

« — Combien de recette? » dit Cuchot en courant après Desroseaux, habillé en grand cousin.

« — Je ne sais pas encore... mais il » y a beaucoup de monde, la recette

» doit être assez ronde... C'est le père
» noble qui a reçu l'argent au bureau.

» — Qui est-ce qui me recoud mon
» pantalon... je ne peux pas me pré-
» senter devant le public comme ça...

» — Tu ne te retourneras pas.

» — Ah! ce serait gentil... je n'ose-
» rais pas remuer en scène... avec ça
» qu'ils ont l'air assez méchant; si ma
» mère était en état de tenir une ai-
» guille... mais il n'y faut pas son-
» ger...

» — C'est agréable comme elle nous
» souffle, madame Grattenboule... elle

» envoie toutes les répliques après...
» c'est affreux, elle ferait mieux de se
» taire et de ne pas souffler du tout.

» — Ces malheureux tambours qui
» ronflent dans l'orchestre, est-ce que
» vous trouvez que ça fait bien cela?

» — Celui qui reste bat comme qua-
» tre, on dit que dans la salle on n'en-
» tend pas du tout le chant.

» — Mes petits amours, si on ne me
» recoud pas mon pantalon je n'entre
» pas en scène; vous concevez que je
» ne veux pas m'exposer à montrer
» mon derrière au public...

» — Il ne serait déjà pas si malheu-
» reux le public.

» — On aurait dû mettre cela sur
» l'affiche.

» — Bon, les voilà qui demandent
» la toile, à présent... ils sont très ta-
» pageurs dans ce pays.

» — Ah! voilà Grangérant! Eh!
» bien, père noble, notre recette?

» — Mes enfants, nous sommes hor-
» riblement floués...

» — Qu'est-ce à dire?

» — C'est-à-dire qu'il y a beaucoup

» de monde et presque pas d'argent...
» Aussi pourquoi permettez-vous aux
» tambours de faire entrer leur famille
» gratis, il paraît que messieurs les ta-
» pins ont des familles qui n'en finis-
» sent pas. Le premier tambour a fait
» entrer avec lui six personnes; le se
» cond onze; le troisième a amené cinq
» enfants, sept femmes et huit hommes;
» enfin le dernier tambour a achevé
» d'emplir le parterre et une partie de
» la galerie... c'est indécent, et au to-
» tal : trente-neuf francs cinquante
» centimes de recette.

» — Quelle *sèche!*

» — Nous ne ferons pas nos frais!

» — Allons, il n'en faut pas moins
» jouer et déployer tout notre talent.
» Cela se répandra dans la ville et la
» seconde représentation sera produc-
» tive... au théâtre!

» — Je ne parais pas, si on ne re-
» coud point ma culotte. »

Cerisette a eu pitié de la situation d'Albertine, elle est parvenue, non sans peine, à se procurer une aiguille et du fil, ces dames vont se placer dans un coin du foyer; Albertine se met dans la position d'une personne disposée à recevoir ce que M. de Pourceaugnac refuse de prendre, et Cerisette, armée de son

aiguille, semble étudier la géographie sur la mappemonde qu'on lui présente.

Le *Déserteur* marche tant bien que mal jusqu'au troisième acte; mais lorsqu'on en est là, et pendant une scène touchante entre Louise et Alexis, les trois tambours qui avaient fait leur somme s'éveillent tout-à-coup, et en apercevant la salle pleine de monde, le théâtre éclairé, les acteurs en scène, se persuadent qu'ils doivent battre sur leur caisse pour réparer le temps qu'ils ont perdu; ils s'emparent vivement de leurs baguettes et se mettent à attaquer rudement la peau d'âne : l'un joue la retraite, l'autre exécute un pas

redoublé, et le troisième bat la générale.

Ce bruit inattendu empêche d'entendre un seul mot de ce qui se dit sur le théâtre; en vain Poussemard fait signe à ses musiciens de se taire, ceux-ci prennent pour des encouragements les mouvements du chef d'orchestre; le public abasourdi crie à bas les tambours, le parterre tappe du pied, la galerie siffle, le paradis chante une foule d'airs connus. Ce tapage dure jusqu'à ce que Poussemard, aidé de Cuchot et de Desroseaux, soit parvenu à faire sortir les trois tambours de l'orchestre, où on les prie de ne

plus revenir, un seul suffisant pour la mélodie.

Cette épuration terminée, on continue la représentation; Albertine arrive en hussard, et chante sur l'air de : *Femmes voulez vous éprouver :*

« Le roi passait et le tambour
» Etc., etc. »

Le public applaudit le morceau transformé en romance, les formes bien accusées du hussard, sa tournure leste, son air égrillard ont produit une impression favorable sur les amateurs de Nemours. Quant à M. Serpolet, lorsqu'Albertine a fini de chanter sa romance, il s'écrie :

« — Décidément, je crois que je me » trompais, ce n'est pas le *Déser-* » *teur*... on n'y chantait pas cet air- » là... mais cela y ressemble beau- » coup. »

Pendant que sa fille chante, madame Grattenboulle qui commence à se dégriser lui souffle à chaque instant :

« — Le balcon à ta gauche... il a » une fleur à sa boutonnière... c'est un » homme bien comme il faut... em- » ploie tous tes moyens... il va te le » jeter... apprête-toi à le recevoir... » s'il y a des *verses* avec, je veux qu'on » les lise. »

Mais la première pièce se termine et le beau commis voyageur n'a lancé aucun bouquet à Albertine; madame Grattenboule qui a repris son service, est retournée habiller ces dames, elle dit à sa fille :

« — Il veut te réserver ça pour la » dernière pièce, mais sois tranquille, » ça ne peut pas te manquer.

» — Et qui vous fait présumer, ma » tendre mère, que ce monsieur veuille » me jeter un bouquet à moi plutôt » qu'à une autre?

» — Que t'es bête, est-ce qu'il ne

» m'a pas déjà déclaré ses sentiments à
» ton intention, tu lui as fait impres-
» sion à cet homme, quoi donc que tu
» vois d'étonnant à cela!

» — Il est fort laid... il ressemble à
» un nègre votre beau monsieur!

» — Oh! fais-tu de l'embarras! c'est
» un individu qui sait vivre... et joli-
» ment vivre, il ne boit que des vins
» fins.

» — Vous vous en êtes tapée avec
» lui... vous étiez bien tout à l'heure!

» — C'est la chaleur qui m'avait fait
» mal, car j'ai à peine bu.

» — Ma mère, soignez Cerisette, je
» vous en prie, c'est elle qui a bien
» voulu recoudre mon pantalon...

» — Qu'est-ce que tu veux que je lui
» fasse à cette petite! c'est mince, c'est
» élancé! ça s'habille toute seule... tu
» étais magnifique en z'houzard!

» — Vraiment!.. vous savez que
» nous n'avons presque pas de payants,
» recette illusoire.

» — Je t'ai déjà dit que tu étais dans
» une mauvaise troupe, où ils ne sa-
» vent pas faire valoir tes talents.
» Aussi, à ta place, je saisirais la pre-
» mière occasion et...

» — Allons madame Grattenboule, » à votre trou, crie Poussemard, on » va commencer la seconde pièce.

» — Eh bien, c'est bon!... on y va » à ce trou!.. tâche donc de modérer » tes tambours toi, ah! les gredins! il » y a eu un moment où j'ai cru que la » salle s'écroulait sur moi.

» — J'en ai mis trois à la porte. Tâ- » chez de souffler un peu mieux, vous.

» — Pourquoi donc me serais-je amu- » sée à souffler quand on n'entendait » que des ran plan plan!.. ra pla pla!.. » est-ce que tu veux que je souffle la

» retraite à présent! il est charmant,
» alors je vas me mettre dans une vraie
» troupe... dans un régiment, je mar-
» cherai à côté des cantinières! »

Cerisette est prête; pour coiffure, elle n'a que ses cheveux, pour costume que sa petite robe à raies, mais l'émotion, la frayeur qu'elle éprouve la rendent encore plus jolie. La jeune fille ne voulait pas se mettre du rouge sur le visage, elle trouve que cela enlaidit, il faut que son amant vienne lui-même lui dire que cela est indispensable et que les acteurs doivent être comme les décorations qui font plus d'effet de loin lorsqu'elles ne sont pas bien de près.

« — Du courage », dit encore Angely à Cerisette. « Vous êtes charmante, » votre aspect seul séduira le public, » et quant au rôle, deux mots à dire, » vous ne devez pas craindre de man- » quer de mémoire.

» — Mon Dieu ! que c'est singulier » le théâtre ! » murmure la jeune fille toute émue en se voyant au moment de débuter. « Vu de près, tout cela me » semble si difficile... Tenez, mon ami, » laissez-moi m'en aller... je crois déci- » dément que je n'ai pas de vocation...

» — Vous en aller... et que ferions- » nous sans vous ! vous êtes annoncée

» sur l'affiche, il y a en grosses lettres :
» Une jeune personne qui n'a encore
» paru sur aucun théâtre débutera
» dans *la Muette qui parle* par le rôle
» de *Rose*...

» — Pourquoi a-t-on mis cela ?

» — Pour que le public soit plus in-
» dulgent pour vous...

» — Allons, puisque le sort en est
» jeté!... »

Poussemard a frappé les trois coups, et il est redescendu à son orchestre. Le calme se rétablit dans la salle, on n'en-

tend plus que la voix de M. Serpolet, qui dit à madame Lattendri :

« — Je suis curieux de savoir ce qu'ils » entendent par une muette qui parle... » Savez-vous quelle est mon idée, ma- » dame Lattendri ?

» — Non!.. Vous avez une idée !...

» — Que je crois lumineuse; c'est » une muette ventriloque !

» — Ah bah !..

» — Certainement ! Vous compre- » nez, elle est muette par sa langue,

» mais elle parle avec son ventre...
» cela peut être fort intéressant, il y a
» de bien belles situations à faire là-
» dessus!

» — Silence donc au parterre... »

La pièce commence. Le tambour qui reste a reçu l'injonction de se modérer; on entend les acteurs, même quand ils chantent, ce qui flatte le public, peu habitué à cela; enfin, Cerisette paraît. En entrant en scène, sa démarche est embarrassée, elle semble craindre d'avancer; mais tout cela la sert merveilleusement pour le personnage qu'elle représente; sa jolie figure

achève de disposer le public en sa faveur. Son maintien gauche, ses gestes un peu forcés, sont pris par les spectateurs pour une parfaite imitation de la vérité. Le beau commis voyageur, qui a poussé une exclamation de plaisir en voyant paraître la jeune fille, donne le signal des applaudissements. Toute la salle l'imite. Cerisette, toute étonnée de son succès, semble demander à ses camarades si c'est bien à elle que s'adressent les bravos des spectateurs.

« — Charmante!... délicieuse!... » adorable!... » crie très haut M. Froimont, qui tient constamment son lorgnon braqué sur Cerisette.

Ces exclamations choquent madame Grattenboule, qui murmure de son trou :

« — Qu'est-ce qu'il a donc à se dé-
» carcasser pour cette pièce-là, ce cher
» ami! » Puis le souffleur se penche et fait des signes au bel homme du balcon en lui criant : « Tout à l'heure...
» elle joue dans la dernière pièce...
» vous la reverrez tout à l'heure... elle
» était bien en homme, mais en femme
» personne ne peut joûter avec elle. »

Le commis voyageur ne s'amuse pas à regarder dans le trou du souffleur, il ne cesse point de lorgner Cerisette.

Enfin, vers le milieu de la pièce, jugeant le moment favorable pour témoigner son admiration, il tire de dessous sa banquette un magnifique bouquet, qu'il jette sur le théâtre et qui tombe aux pieds de Cerisette.

La jeune fille est demeurée toute saisie de cet hommage qu'on lui adresse; elle n'ose encore ramasser le bouquet, et le public se remet à l'applaudir; lorsque, tout à coup, on voit une perruque à la Louis XIV sortir du trou du souffleur, deux bras se mettent à gesticuler, à menacer le monsieur du balcon, et une voix s'écrie :

« — Mais qu'est-ce que tu fais donc,
» cher ami !... ce n'est pas elle... tu
» n'y vois donc plus clair quand tu
» lorgnes !... ce n'est pas ma fille !...
» tu as fait une boulette... »

Puis, madame Grattenboule se tournant vers le public, lui dit :

« — Messieurs et mesdames, il faut
» que vous sachiez que ce monsieur
» s'est trompé... ce bouquet est destiné
» à ma fille, que vous avez vue tout à
» l'heure en z'houzard... et que vous
» reverrez tout à l'heure... »

La mère d'Albertine ne peut pas en

dire plus, les éclats de rire provoqués par sa personne et sa perruque couvrent sa harangue; les huées, les ricanements partent de tous côtés, tandis que Froimont crie à Cerisette :

« — N'écoutez pas ce vieux masque, » mademoiselle, ce bouquet est bien » pour vous, vous l'avez bien mé- » rité!... »

Angely, qui est en scène, s'empresse de ramasser le bouquet et de l'offrir à Cerisette, qui l'accepte; alors les applaudissements redoublent. Mais madame Grattenboule est furieuse, elle vocifère après Froimont, après le pu-

blic; enfin, ne sachant comment se venger, elle ôte sa perruque et la lance au nez du petit-maître du balcon en lui disant :

« — Tiens, carlin! voilà pour t'ap-
» prendre à faire des affronts à ma
» fille! »

Puis, madame Grattenboule quitte son trou et disparaît sans s'inquiéter comment on finira la pièce sans souffleur. Heureusement, il ne reste plus que trois scènes à jouer, et Poussemard, auquel ses camarades ont fait signe, dit au tambour de faire un petit roulement soutenu, qui ne permette plus

au public de saisir ce que disent les acteurs. Grâce à cet ingénieux procédé, chacun improvise son rôle à son gré; la pièce se termine au milieu des applaudissements de toute la salle. Cerisette est redemandée, Angely la ramène; le commis-voyageur lui jette la rose qui pare sa boutonnière, et madame Lattendri, cédant à l'enthousiasme général, détache la fleur qui était dans ses cheveux et l'envoie dans le nez de Poussemard.

Cerisette est encore toute étourdie de son succès, elle reçoit les félicitations de ses camarades, mais des hommes seulement; les dames s'habillent

pour *les Rendez-vous bourgeois*. Cependant Poussemard, que l'on voit aller et venir avec agitation sur le théâtre et dans tous les coins de la salle, revient bientôt dire aux artistes d'un air désespéré :

« — Impossible de les retrouver... » elles sont parties !

» — Qui donc?

» — Albertine et sa mère !...

» — Allons donc!... cela ne se peut » pas ! que madame Grattenboule par- » te, tant mieux, nous serons bien dé- » barrassés...

» — Mais Albertine, elle joue dans
» la dernière pièce...

» — Elle doit être à l'auberge.

» — Elles y ont été, elles ont pris à
» la hâte leurs effets; une voiture pas-
» sait, il y avait deux places sur l'im-
» périale avec des militaires... elles y
» ont grimpé... et fouette cocher!...

» — Mais c'est affreux!... nous quit-
» ter au moment de jouer, d'entrer en
» scène...

» — Le trait est digne d'Albertine
» et de son auguste mère!

» — Allons, mes enfants, » dit Desroseaux, « il ne faut pas que le public » devine notre embarras...

» — Non, non, » dit Grangérant : » *Domestica facta*... il faut laver son » linge sale en famille.

» — Notre nouvelle camarade, Cerisette, va remplacer Albertine dans » le rôle de Julie...

» —Elle n'en sait pas un mot... elle » n'a aucune idée de la pièce !

» —Cela ne fait rien ; *Rosambeau* » en a bien joué qu'il improvisait...

» Cerisette est adoptée par le public,
» cela suffit. Elle jouera son rôle en
» pantomime; dès qu'elle sera en scène,
» Poussemard fera faire des roule-
» ments au tambour, Cerisette ouvrira
» la bouche, on se figurera qu'elle
» chante.

» — Et un souffleur?

» — Madame Ramboure, qui ne
» joue pas, soufflera. Soyez tranquille,
» c'est moi qui fais *Jasmin*, et je vous
» promets que les scènes avec Julie ne
» seront pas longues. »

Cerisette est très étonnée lorsqu'on

vient lui dire qu'elle joue dans la dernière pièce ; elle veut refuser... Le père noble se jette à ses pieds au nom de toute la troupe, et Angely lui dit :

« — Vous êtes notre ancre de sa-
» lut !... »

La jeune fille ne résiste plus, elle fera tout ce qu'on voudra. Pendant qu'on lui met un bonnet et un tablier de soubrette, Angely tâche de lui donner quelques notions sur le rôle qu'elle va jouer.

Mais tant de soins étaient peu nécessaires. Dès que Cerisette entre en scè-

ne, le tambour fait son roulement, Poussemard joue à tour de bras sur son violon les airs qui lui reviennent à la mémoire; et le public, voyant encore la jeune fille mimer son rôle, est persuadé que la troisième pièce n'est que la suite de la seconde, et que l'actrice continue son personnage de *Deux mots* ou *Une nuit dans une épaisse forêt*.

Les acteurs ne cherchent point à détromper le public; *les Rendez-vous bourgeois* s'achèvent; heureusement, M. Serpolet ne les avait pas vu jouer à Marseille. Il n'en était pas de même de Froimont, il connaissait la pièce,

mais, ne s'occupant que de Cerisette, peu lui importait ce que l'on représentait. La toile baisse; le public s'éloigne, médiocrement satisfait, et M. Serpolet dit à madame Lattendri :

« — La suite ne vaut pas la pièce ;
» mais c'est presque toujours comme
» cela au théâtre : on ferait bien mieux
» de donner des pièces sans suite. »

CHAPITRE SEPTIEME.

LES DÉBUTS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS.

Le lendemain de cette soirée mémorable, le comité dramatique, assemblé dans l'auberge, décide qu'il donnera encore une représentation à

Nemours le jour suivant; le départ d'Albertine gênait un peu le répertoire; cependant on peut jouer sans elle *le Tableau parlant*, *Richard Cœur-de-Lion* et *les Jeux de l'Amour et du Hasard*; on s'arrête à ce spectacle; mais il faut que Cerisette apprenne pour le lendemain le rôle d'*Antonio* dans Richard. Angely se fait fort de le lui montrer.

Pour remplacer madame Grattenboule dans son trou, Poussemard a loué un vieux maître d'écriture qui, moyennant une rétribution fort modeste, se charge de tenir l'emploi de souffleur.

Enfin, l'orchestre n'aura pour renfort que le tambour, qui n'a pas dormi, et un monsieur qui pince de la guitare et est venu offrir ses services aux comédiens.

On décide à l'unanimité que toutes les entrées de faveur sont interdites; on ne veut pas jouer devant des gens qui ne paient pas et se permettent souvent de rire au nez de ceux qui les amusent *gratis*.

Il est trois heures de l'après-midi. Angely, après avoir donné quelques leçons à Cerisette, la laisse pour aller au café avec quelques-uns de ses cama-

rades; et la jeune fille, tenant à la main la brochure de *Richard*, descend dans un petit jardin qui tient à l'auberge, et tâche d'apprendre par cœur le petit rôle d'*Antonio*, tout en se disant :

« — Ce n'est pas aussi amusant que » je croyais de jouer la comédie. »

Le commis-voyageur, qui est amoureux de la jeune débutante à laquelle il a jeté un bouquet la veille, s'est bien gardé de quitter l'auberge; il a passé une partie de la matinée à flâner, à fumer, mais surtout à épier le moment où il pourra parler sans témoin à celle

qu'il croit rendre très heureuse en lui offrant son hommage.

Cet instant est venu : Cerisette est assise contre un massif de lilas; elle étudie avec la conscience d'un écolier qui doit bientôt paraître devant son maître, aussi n'a-t-elle pas vu venir ce monsieur bien pincé, bien pommadé, qui la guettait et se pose enfin devant elle, une main sur la hanche, l'autre dans l'échancrure de son gilet et la tête renversée en arrière, en murmurant :

« — Divine !... adorable !... parole » d'honneur, vous êtes encore plus jo- » lie à la ville qu'à la scène !...

» — C'est à moi que vous parlez,
» monsieur? » demande Cerisette en
relevant la tête.

« — Et à qui donc?... il me semble
» qu'il n'y a que vous et moi dans ce
» jardin... d'ailleurs, à quelle autre
» pourrais-je adresser le doux aveu qui
» brûle mes lèvres...

» — Pardon, monsieur, j'apprends
» un rôle qu'il faut que je sache de-
» main... et si je cause, je ne pourrai
» pas apprendre...

» — Oh la bonne blague!... vous
» en saurez toujours assez... quand on

» a vos yeux, on a le droit de ne point
» savoir son rôle; vous mimerez comme
» hier dans les *Rendez-vous bour-*
» *geois*... car j'ai reconnu la pièce...
» c'était difficile, mais je l'ai recon-
» nue... et les bons habitants de cet
» endroit n'y ont vu que du feu...

» — Je vous assure, monsieur, qu'il
» faut que j'étudie.

» — Allons donc, quelle charge!...»

M. Froimont s'est assis sur le banc à côté de Cerisette; il se met tout de suite si près d'elle que celle-ci se recule pour ne pas supporter le contact de ce mon-

sieur qui se met à ricaner en disant :

« — Vous vous reculez... je vous
» fais donc peur...

» — Mais monsieur, il n'est pas né-
» cessaire que vous vous mettiez si près
» de moi...

» — Je ne serai jamais assez près...
» Voyons jolie Cerisette... car vous
» vous nommez Cerisette au théâtre...
» le nom est original... je gage qu'il
» deviendra célèbre... je vous promets
» d'avance de le prôner !.. de le citer...
» mais arrivons à notre but... je n'aime
» pas à perdre mon temps en paroles

» oiseuses ; je vous adore, chère amie,
» vous avez dû vous en apercevoir
» hier... mon bouquet était beau j'es-
» père...

» — C'est vous qui m'avez jeté un
» bouquet, monsieur.

» — Et qui donc ! elle est ravissante
» avec ses airs étonnés !..

» — Je vous remercie beaucoup,
» monsieur, je ne méritais pas cela as-
» surément !..

» — Je vous en jetterai trois de-
» main.

» — Ah ! monsieur... pas tous pour
» moi, jetez-en aussi à mes camara-
» des...

» — Je me fiche pas mal de vos ca-
» marades... c'est vous que j'adore...
» la charmante taille... la jolie me-
» notte... »

Le bel homme s'est rapproché de Cerisette, il lui prend la taille, le bras, il va l'embrasser, mais la jeune fille se défend adroitement, elle se rappelle son métier de servante d'auberge, le commis voyageur est repoussé au point d'avoir les doigts presque brisés, il se-

coue ses mains, en faisant légèrement la grimace et murmure :

« — Tiens!.. tiens! nous faisons des » manières... Eh bien, c'est pas gen- » til!.. non, parole d'honneur... c'est » pas aimable... à quoi bon toutes ces » singeries... est-ce que nous voudrions » faire la cruelle par hasard?

» — Je ne vous comprends pas mon- » sieur.

» — Elle est bonne!.. elle est bien » bonne... est-ce dans votre rôle ça?

» — Dans mon rôle... mais vous

» m'empêchez de l'apprendre, mon-
» sieur.

» — Voyons pas de bêtises ; parlons
» raison : nous dînons ensemble n'est-
» ce pas... un dîner superfin... vous
» commanderez... et cette nuit je vous
» attendrai... la clef sera sur ma por-
» te... est-ce convenu ? c'est convenu,
» c'est dit, c'est conclu. »

Cerisette n'était plus assez ignorante pour ne point comprendre la proposition de ce monsieur, cependant la manière brusque, impertinente avec laquelle il lui fait cette déclaration lui semble si singulière, qu'elle le regarde

fixement en lui disant d'un air moqueur :

« — Il paraît monsieur que vous » êtes habitué à trouver des femmes » qui ne vous résistent guères.

» — C'est vrai!.. je ne compte que » des triomphes... La liste de mes con- » quêtes serait plus longue à appren- » dre que votre rôle, chère amie!

» — Eh bien, monsieur, je ne me sens » pas disposée à l'augmenter.

» — Comment... qu'est-ce que vous » dites?..

» — Je dis que je vais aller apprendre mon rôle dans ma chambre, si vous ne me laissez pas étudier ici tranquillement...

» — Ah ça nous ne nous sommes donc pas compris... voyons, voyons méchante... c'est que je ne me suis pas assez expliqué... je vais réparer ma faute... je n'ai pas que des échantillons de vin avec moi!.. j'ai dans ma valise plusieurs coupons de soieries... de quoi faire des robes ou des pardessus... tout ce qu'on veut... première qualité... c'est un échange que j'ai fait contre du bordeaux... vous choisirez petite... hein? nous

» sommes d'accord maitenant?... »

Pour toute réponse, Cerisette s'est levée, elle va s'éloigner; Froimont la retient en s'emparant de son bras.

« — Comment, ma belle, vous par-
» tez sans rien me dire ?

» — C'est que je n'ai rien à répon-
» dre à tout ce que vous me dites,
» monsieur.

» — Il me semble pourtant que
» mon hommage n'est pas de ceux que
» l'on doive dédaigner... et quand j'y
» joins un coupon de soierie, deux si
» vous le voulez!..

» — Je ne me soucie pas plus de vos
» coupons que de votre hommage. »

Le bel homme se mord les lèvres avec dépit, mais il ne lâche pas le bras de Cerisette, il prend un air d'importance, se rengorge dans sa cravatte et répond :

« — Tenez, mademoiselle, je vois bien
» que vous croyez avoir affaire à quel-
» que pauvre petit courtier en vins,
» auquel on alloue douze cent francs
» d'appointements, plus les frais de
» voyage! Mais détrompez-vous; je
» me nomme Alexandre Froimont, je
» suis le neveu et l'unique héritier de

» Joseph-Nicolas Froimont, qui a une
» des meilleures caves de Bercy, et pos-
» sède quarante mille francs de rente ..
» tout cela me reviendra ; si je veux
» bien voyager en m'occupant un peu
» de placement de vins, c'est parce que
» cela est agréable à mon oncle, qui
» tient à ce que je me mette au courant
» des affaires, que je compte bien
» abandonner dès qu'il ne sera plus,
» ce cher homme!.. j'ai déjà devers
» moi quatre à cinq mille francs de
» rente ; avec cela ma perspective d'a-
» venir... qui ne saurait tarder à se
» changer en présent... mon oncle
» *jouit* d'une fort mauvaise santé, eh
» bien!.. qu'en dites vous, suis-je de ..

» ces hommes que l'on dédaigne...

» — Mon Dieu, monsieur, qu'est-ce
» que cela me fait à moi, toute cette
» histoire? »

Le petit-maître est tout décontenancé par le ton avec lequel Cerisette vient de lui répondre; il croyait produire beaucoup d'effet en faisant savoir qu'il aurait un jour une grande fortune, et la jeune fille a entendu cela sans sourciller; il se remet cependant, et, reprenant un ton sentimental, lui dit :

« — Allons bel ange, ne repoussez
» plus mon amour... vous me direz ce

» dont vous avez envie... je me sens
» capable de faire des folies pour vous...
» je suis stupide, mais ma foi tant pis,
» quand une femme me plaît, il faut
» que j'en vienne à mes fins, n'importe
» comment...

» — Tenez, monsieur, tout ce que
» vous pourrez me dire sera inutile...
» car, vous ne me plaisez pas du tout...
» Oh! mais pas du tout... ainsi croyez-
» moi... offrez à d'autres vos hommages, vos coupons de soierie, et ne me
» jetez plus de bouquets... adieu, monsieur, auprès de moi vous perdez
» votre temps. »

Cerisette s'est éloignée vivement,

et cette fois le commis voyageur n'a pas essayé de la retenir; il est resté stupéfait, son amour-propre est humilié de cet échec, mais il ne veut pas croire qu'on puisse réellement repousser son hommage, il se dit :

« — C'est une coquette!.. oh!.. c'est » une madrée! avec son petit air sim- » ple... je ne lui plais pas!.. en voilà » une malice!.. elle serait donc bien » difficile... mais c'est de la banque... » on connaît cela!.. c'est pour me pi- » quer au jeu... pour que je fasse de » plus grands sacrifices... qui aurait » cru cela... elle a l'air encore tout » naïf, tout franc... Allons... on se

» saignera puisqu'il le faut... mais ma-
» demoiselle Cerisette sera ma maî-
» tresse, je le veux, et cela sera. »

Vers le soir, Froimont écrit un billet brûlant dans lequel il offre un cachemire français en sus des pièces de soieries.

Il a remis son épître au garçon, qui trouve facilement le moment de la glisser en cachette à Cerisette ; celle-ci lit la lettre, puis la déchire pour se faire des papillottes.

Au bout d'une heure le garçon retourne près de Cerisette et lui demande

tout bas la réponse pour le monsieur. La jeune fille ôte gravement une de ses papillottes qu'elle donne au garçon en lui disant :

« — Voilà tout. »

Le garçon va retrouver M. Froimont, il lui présente la pillotte en lui disant :

« — On s'est dépapillotée, et on m'a » dit : voilà tout. »

Le commis reconnaît un petit morceau de son billet doux ; il devient furieux, il jure de se venger, car il est obligé d'aller se coucher tout seul.

Le jour suivant, les comédiens doi-

vent donner leur seconde représentation, qu'ils ont tâché de faire mousser par tous les moyens possibles; grande affiche, détails pompeux, titres nouveaux, rien n'a été négligé : *le Tableau parlant* est devenu : *l'Image vivante; Richard Cœur-de-Lion, le Captif et le Ménestrel;* enfin, *les Jeux de l'Amour et du Hasard* sont appelés : *les Passe-Temps de Cupidon.* Et on a mis en grosses lettres et en vedette : Mademoiselle Cerisette, qui a obtenu tant de succès dans *Deux mots*, continuera ses débuts par le rôle d'un petit paysan, qui sert de bâton au ménestrel.

Cette rédaction, qui est encore l'ou-

vrage du père noble, est désapprouvée par Angely, qui ne trouve pas heureux que l'on annonce que Cerisette fera le rôle d'un bâton; mais cela est imprimé, et le jeune amoureux en est quitte pour gratter le mot bâton sur les affiches placées devant le théâtre. En sorte que l'on voit sur l'affiche : *qui sert de... au ménestrel*, et chacun est libre de chercher à quoi sert la débutante.

Malgré les promesses brillantes de l'affiche, le public n'afflue pas; l'heure de commencer est venue, et il n'y a que deux personnes dans la salle, M. Serpolet et madame Lattendri.

« — C'est affreux de jouer devant » des banquettes ! » dit Elodia, qui est du *Tableau parlant*. « Il fallait donner des billets, au moins on voit du » monde, cela anime... mais jouer » pour ce monsieur et cette dame qui » sont au parterre... c'est pitoyable... » Si on leur rendait leur argent, nous » irions nous coucher...

» — Allons, ma chère amie, respectons le public, même dans sa plus » minime portion; d'ailleurs il peut » encore venir du monde... je crois » que j'entends ouvrir une porte. »

Cuchot court regarder au trou de la toile, et s'écrie :

« Deux personnes, dont un enfant, » entrent à la galerie !...

» — Cela se garnira, » dit madame Ramboure.

« — On viendra pour *les Jeux du* » *hasard*, » dit Grangérant en se frottant les mains.

Tout à coup Poussemard pousse un cri de joie : trois personnes viennent d'entrer au balcon.

« — Je finis par croire que nous » aurons du monde ! » dit le père noble. « Décidément on peut commen- » cer. »

On joue la première pièce devant

sept personnes ; pour la seconde, dans laquelle doit paraître Cerisette, il arrive un peu de monde ; enfin M. Froimont paraît bientôt à la place qu'il occupait l'avant-veille, et presque au même instant le parterre se garnit d'une quinzaine de gamins, dont plusieurs ont eu l'avantage de lécher la tête de madame Grattenboule.

Cerisette ne songeait plus à ce monsieur qui, la veille, lui avait déclaré son amour d'une façon si cavalière; elle n'était occupée que de son rôle et de son costume; Angely était parvenu, non sans peine, à lui trouver un petit habit de jeune paysan, qui ne lui allait pas

mal, excepté la culotte qui la gênait horriblement entre les jambes; c'était la première fois que Cerisette mettait des habits d'hommes, elle osait à peine marcher avec; enfin, elle ne savait pas dix mots de son rôle, ce qui augmentait sa frayeur. Angely s'efforçait de la rassurer en lui disant :

« — Quand on est aimé du public, » c'est le principal... on te soufflera, » et puis le tambour est là. »

Poussemard joue l'ouverture de *Richard*, dans laquelle la guitare de l'amateur produit l'effet d'une poêle à marrons que l'on secoue; mais dans le forté, le tambour crève sa peau d'âne;

cet incident, de mauvais augure pour la représentation n'empêche cependant pas la pièce de commencer.

Cerisette est entrée en scène avec Angely, qui représente *Blondel;* elle marche avec difficulté, et lorsqu'il s'agit de dire son rôle, la difficulté devient plus grande; alors un murmure qui n'a rien de flatteur part du groupe de gamins qui sont arrivés avec le commis voyageur.

Cerisette s'émeut et regarde le souffleur; les gamins crient :

« — Ah!... elle ne sait pas parler...

» — Ni marcher!

» — Qu'est-ce qu'elle a donc dans » sa culotte?...

» — Va donc apprendre ton rôle!..

» — La toile!...

» — Une autre pièce!...

» — A la chienlit, li, li!...

» — Silence donc! à la porte! » dit M. Serpolet en se tournant vers les gamins qui occupent le fond du parterre.

Mais on ne tient pas compte de l'injonction du monsieur à tous crins, on continue de crier, de huer; ce bruit augmente le trouble de Cerisette, elle ne peut plus dire un mot de son rôle,

sa langue s'attache à son palais et refuse d'articuler ce que lui envoie le souffleur ; en vain Angely cherche à la rassurer, à ranimer son courage, la pauvre débutante reste au milieu du théâtre sans oser faire un pas ; ses jambes fléchissent, elle se sent défaillir, et un concert de sifflets, dont le commis voyageur a donné le signal en portant une clef à ses lèvres, achève de démoraliser la jeune fille, qui regagne la coulisse en pleurant, et tombe dans les bras d'Angely en murmurant :

« — C'est fini... j'en ai assez, je ne » veux plus jouer la comédie...

» — Mais c'est une cabale... une in-

» fâme cabale ! » dit Angely en déposant sa maîtresse dans le foyer. « Il y » a à l'avant-scène un misérable qui » donne le signal des sifflets...

» — Ce qu'il y a d'extraordinaire, » dit Grangérant, « c'est que c'est le » même monsieur qui, avant-hier, a » jeté un bouquet à Cerisette.

» — Que vois-tu là d'extraordi- » naire? » dit Angely, « depuis avant- » hier, cet homme a poursuivi Ceri- » sette de ses déclarations, qu'elle n'a » pas voulu écouter... elle-même me » l'a dit, et voilà comment cet homme » se venge aujourd'hui... C'est un mi- » sérable !... mais je le retrouverai à

» notre auberge... je ne serai plus sou-
» mis à la volonté du public alors, et
» cet homme aura affaire à moi.

» — Cabale!... cabale!... » mur-
mure Elodia en regardant Zinzinette.
« On veut toujours qu'il y ait cabale
» quand on est sifflé... Le fait est que
» cette petite, arrivée en scène, ne sa-
» vait pas marcher et ne pouvait pas
» parler...

» — Elle était pitoyable, » ajoute
la *Déjazet*. « Une tournure gauche...
» un air bête!... Après tout, nous
» avons un public payant aujourd'hui,
» et il a droit d'exiger que l'on sache
» son rôle... ce n'est pas comme la der-

» nière fois... ils ont jeté des bou-
» quets... belle malice... ils étaient
» tous entrés gratis !... »

Cependant le tapage continue dans la salle, où les gamins crient :

« — La pièce ou mon argent !

» — Faut-il rendre l'argent? » demande Poussemard à Desroseaux.

» — Jamais! » répond celui-ci avec une intonation de voix que *Talma* n'eût point désavouée.

« — Mais alors...

» — Alors, continuons la pièce sans
» *Antonio*, ce n'est pas plus malin
» que ça. »

Et, en effet, pendant que Cerisette pleure dans un coin du foyer, on continue *Richard*, ou plutôt on en joue des fragments; mais les spectateurs ne sont pas obligés de comprendre, et ils usent de ce droit qu'ils ont acheté en entrant.

Le spectacle est terminé. La troupe dramatique est revenue à l'auberge où elle loge; mais la discorde règne dans le camp. Angely est exaspéré; il semble méditer quelque projet de vengeance et ne tarde pas à quitter la compagnie; les hommes sont très mécontents de la recette; les actrices chuchottent entre elles, puis font tout

haut des réflexions piquantes sur ce qui est arrivé dans la soirée.

Quant à Cerisette, seule dans un coin de la salle où personne ne lui parle, parce qu'on ne parle plus à une personne qui vient d'être sifflée, la pauvre jeune fille se dit encore :

« — Moi qui croyais que l'on était si » heureux de monter sur un théâtre... » de mettre différents costumes... de » représenter une foule de personna- » ges... Ah ! combien je me trompais... » le soldat avait raison... je n'aurais pas » dû quitter la maison de M. Chatouil- » lé... mais... ce n'est pas ma faute. »

Angely rentre d'un air furieux dans

la salle où ses camarades sont encore rassemblés, en s'écriant :

« — Le lâche! le misérable!... il est » parti... il a quitté cette auberge?

» — Qui donc? » demande Cuchot.

» — Eh! parbleu! cet homme qui, » au balcon, donnait le signal des sif- » flets... ce commis voyageur qui lo- » geait dans cette auberge et poursui- » vait Cerisette de ses déclarations d'a- » mour.

» — Eh bien, qu'est-ce que cela » nous fait que ce monsieur soit parti?» dit Zinzinette d'un air moqueur.

« — Cela me fait à moi, parce que

» je voulais venger Cerisette qui ce soir
» a été victime d'une indigne cabale.

» — Oh! d'une cabale!... Voyons,
» Angely, entre nous, conviens donc
» que le public a bien le droit de sif-
» fler un peu quand on a l'air de se
» moquer de lui...

» — De se moquer de lui... qu'est-
» ce que tu entends par là?...

» — Je veux dire quand on ne sait
» pas un mot de son rôle.

» — Mon Dieu, mon cher ami,
» nous n'en faisons pas un crime à Ce-
» risette, elle n'est point actrice, elle
» ne se doute pas de ce que c'est que

» le théâtre... Elle a perdu la tête au
» premier sifflet parti de la salle...

» — Il est certain qu'elle n'y est pas
» encore habituée comme toi, Monté-
» zuma.

» — Des épigrammes!... cela ne
» donnera pas à mademoiselle ce qui lui
» manque!...

» — Quant à moi, » dit Elodia, « je
» déclare que je ne jouerai point avec
» quelqu'un qui ne me donnera pas ma
» réplique!...

» — Ni moi...

» — Ni moi...

» — Tiens, il y a de l'écho ici!...

» — Assez! assez, mes bons camarades, » dit Angely. « Je vous comprends... vous repoussez Cerisette... à votre aise; mais vous voudrez bien aussi vous priver de mes services; nous sommes tous libres, aucun traité ne nous lie les uns aux autres. Vous trouverez donc bon que, dès demain, je suive une autre route que la vôtre, et que j'aille chercher sans vous la gloire et la fortune... que l'on rencontre rarement en votre compagnie...

» — A ton aise.

» — Comme tu voudras.

» — Tu es libre.

» — Bonne chance.

» — En attendant, je vous souhaite » une bonne nuit. »

Et Angely, s'emparant d'un flambeau, va prendre le bras de Cerisette et se retire avec elle, après avoir gracieusement salué ses ci-devant camarades.

« — Vous avez tort de les quitter » pour moi, mon ami, » dit Cerisette à son amant; « car, je vous le répète, » je ne veux plus être actrice, je n'en » aurai jamais le talent.

» — Laisse-moi donc tranquille, » répond Angely. « Je suis enchanté d'a-

» voir trouvé cette occasion ! avec eux
» il n'y a rien à faire !... ils sont pleins
» d'amour-propre et encroûtés dans les
» vieilles routines... Seul, je puis aller
» où je voudrai donner des représen-
» tations... choisir mes rôles !.. les vil-
» les où je veux jouer... Et d'ailleurs,
» ma chère, le changement, c'est la
» vie ! c'est le bonheur ! »

Cette réflexion était peu rassurante dans la bouche d'un amant.

CHAPITRE HUITIEME.

MONTEREAU. — UNE FUGUE.

Sur les neuf heures du matin une voiture des accélérées passe et s'arrête pour relayer à Nemours. Angely s'informe s'il y a deux places. Sur la ré-

ponse affirmative, il va chercher Cerisette ; le bagage de la jeune fille était léger, celui de l'amoureux avait quelque valeur ; sa garde-robe dramatique remplissait une grande malle ; et en espèces Angély possédait une centaine de francs ; c'est peu pour voyager à deux, surtout lorsque le but du voyage ne se dessine pas nettement à l'horizon; mais pour un artiste qui n'a que vingt-quatre ans, c'est une somme considérable, car si la bourse est légère, en revanche les espérances sont immenses, Angély était très en fonds de ce côté-là.

Le jeune couple a pris possession de

ses places dans la rotonde, près de deux fermiers qui dorment, d'un militaire qui chique et d'une vieille femme qui prise.

Après s'être casée du mieux possible, Cerisette dit tout bas à son compagnon :

« — Où allons-nous, à présent? »

A cette question toute naturelle, Angely part d'un éclat de rire et s'écrie:

« — Ah ! ma foi... tu m'y fais pen-

» ser... Où allons-nous !.. Croirais-tu
» que je n'en sais rien.

» — Tu ne sais pas où nous allons ?

» — Nullement ! J'ai aperçu la voi-
» ture, j'ai demandé si l'on avait en-
» core deux places, on m'a dit que oui,
» j'ai été te chercher... nous sommes
» montés, on partait. Je n'ai pas pensé
» à m'informer où l'on allait... Mais
» comme cela m'est égal de me rendre
» plutôt dans un endroit que dans un
» autre... peu m'importe après tout...
» Est-ce que tu as une préférence,
» toi ?

» — Mon Dieu non... Ah ! pour-
» tant... j'aurais été bien aise d'aller
» à Bagnolet...

» — A Bagnolet... Qu'est-ce que c'est
» que cela...

» — Je ne sais pas, mon ami.

» — De quel côté est-ce?

» — C'est du côté de Paris.

» — Tu connais donc du monde par
» là...

» — Non, c'est-à-dire... il y a un

» pauvre soldat qui s'est arrêté... chez
» monsieur Chatouillé... et il me té-
» moignait tant d'intérêt.

» — Oh! mademoiselle Cerisette,
» auriez-vous des connaissances dans les
» tourlouroux !.. Ceci me semble lou-
» che... C'est un amoureux que tu veux
» revoir.

» — Un amoureux!.. C'est mal ce
» que vous me dites-là!.. C'était
» un pauvre homme blessé... et qui
» m'avait donné de bien bons con-
» seils !..

» — Ma chère amie, je ne crois pas

» à l'amitié désintéressée d'un militaire
» pour une jeune fille...

» — Vous avez tort !

» — C'est possible, mais je suis
» comme cela ; si tu veux me faire plai-
» sir tu ne me parleras plus de ton sol-
» dat de Bagnolet...Maintenant je vais
» demander où nous allons. »

Angely se retourne vers la vieille dame qui prise encore et lui dit :

« — Auriez-vous, madame, l'extrê-
» me bonté de me dire où nous al-
» lons ? »

La vieille dame referme sa tabatière, regarde Angely d'un air refrogné et répond :

« — Où nous allons ; je présume que » vous le savez aussi bien que moi !

» — Si je le savais, madame, je vous » certifie que je ne me permettrais pas » de vous le demander.

» — Monsieur, je n'aime pas que l'on » se moque de moi !.. entendez-vous ! » C'est pour rire à mes dépens que vous » me faites cette question, mais ce n'est

» pas bien de vous adresser aux vieilles
» gens pour cela...

» — Allons, bon!.. Ah! vous le pre-
» nez ainsi, madame, à votre aise!..
» On ne se permettra plus de vous
» adresser la parole.

» — Oh! c'est que je connais toutes
» ces petites farces-là, voyez-vous!..
» Tout à l'heure vous allez me dire
» qu'on va nous attaquer... ou que nous
» allons verser... mais je ne suis pas
» poltrone, moi, ce n'est pas d'hier
» que je voyage...

» — Il me semble que je ne vous dis
» plus rien, madame.

» — Vous avez voulu me faire al-
» ler... Ce n'est pas moi qu'on fait al-
» ler...

» — C'est vous qui produisez cet effet-
» là sur les autres... Je le crois volon-
» tiers, madame !.. »

Et Angely se tourne vers Cerisette, en murmurant :

« — Quelle infernale petite vieille..
» Oh Grattenboule ! où es-tu avec ta

» perruque et ta mélasse, j'aurais eu
» du plaisir à te lancer sur cette momie
» qui a si peur que l'on se moque
» d'elle !.. Avec tout cela je veux pour-
» tant savoir où nous allons. »

Angely s'adresse au militaire qui chique à sa droite.

« — Militaire, voulez-vous avoir la
» bonté de me dire où la voiture doit
» nous mener. »

Le militaire ouvre une énorme bouche comme s'il voulait avaler son interlocuteur et se met à mugir de la gorge

une douzaine de mots allemands entremêlés de *tarteiff* et de *sapremann*, puis il referme sa mâchoire et se remet à chiquer.

« — C'est gentil, dit Angely, si je » savais l'allemand j'aurais peut-être » compris quelque chose, mais je n'ai » jamais eu la moindre vocation pour » cet idiôme... il me semble que cela » doit horriblement fatiguer à par- » ler... Si je réveillais un de ces » messieurs qui ronflent si fort...

» — Non, non, attendons, » dit Cerisette. « Ceux-là pourraient se fâcher » encore plus...

» — Allons, attendons... Il faut nous
» résigner à rouler sans savoir où l'on
» nous mène... Après tout c'est plus
» drôle. »

Mais au premier relai, Angely s'adresse au conducteur, qui lui dit :

« — Nous allons à Sens, monsieur.

» — Ah ! oui-dà ; nous tournons le
» dos à Paris alors.

» — Oui, monsieur.

» — Voilà qui est triste pour vous,

« Cerisette, car cela vous éloigne de
» Bagnolet et de votre pioupiou! »

Angely a dit cela d'un ton railleur qui fait de la peine à la jeune fille; mais le jeune premier était naturellement moqueur, et il ne manquait pas une occasion de donner l'essor à son esprit caustique.

On arrive sans accident au terme du voyage; à Sens, le premier soin d'Angely est de se faire servir un excellent déjeûner pour lui et sa compagne. Tout en déjeûnant il s'informe s'il y a spectacle, et apprend avec chagrin que la dernière troupe qui exploitait le théâ-

tre a quitté la ville depuis quinze jours pour se rendre à Auxerre et qu'il n'en est pas revenu d'autre depuis.

« — Diable !.. je ne puis cependant » pas jouer tout seul ! » dit Angely.

Cerisette soupire et propose de souffler son amant.

« — Non, cela ne suffirait pas, » répond celui-ci en riant, « mais puisqu'il » n'y a rien à faire ici, partons pour » Auxerre... Ce n'est qu'à seize lieues » de Sens et nous y rejoindrons la trou- » pe qui était dans cette ville. »

Cerisette est tout étonnée en apprenant qu'ils vont se remettre en route le soir même.

« — Vois-tu, ma chère! » dit Angely, « Auxerre est une grande ville... » pour la province, mais où il y a, » m'a-t-on dit, une très jolie salle de » spectacle... Ah! par exemple, ma » chère amie, cela nous éloigne encore » de Bagnolet... J'en suis vraiment af- » fligé... mais qu'y faire, il faudra que » votre officier prenne patience. »

Cerisette ne répond rien aux railleries de son amant; mais le silence est

ce que l'on doit le plus redouter dans une maîtresse ; car la pensée se grave plus profondément que la parole.

Les jeunes voyageurs, après avoir dîné à Sens, se remettent en route le soir dans une espèce de carriole qui se rend directement à Auxerre, en faisant tout au plus une lieue et demie à l'heure. Ils y arrivent le lendemain matin.

En fouillant à sa poche, Angely demeure tout surpris de la rapidité avec laquelle l'argent se dépense en voyageant. Mais il y a spectacle à Auxerre,

on lui assure même que les comédiens y font de bonnes affaires, c'est pourquoi Angely commande encore un excellent déjeûner, auquel il compte inviter un ou deux de ses nouveaux camarades.

Entre artistes on ne fait point de cérémonies, au lieu de ramener deux camarades, Angely revient avec quatre hommes et deux dames, ce qui compose la tête de la troupe qui exploite Auxerre ; on fait un cordial accueil à Cerisette, on vante très haut le talent d'Angely que pas un des comédiens d'Auxerre n'a vu jouer, mais ils assurent que sa réputation a percé jusqu'à

eux, et le jeune premier ne demande pas mieux que de croire tout cela; aussi le déjeûner est-il confortable, on y fête le champagne; on boit aux futurs débuts du nouveau camarade, on boit à ceux de sa compagne, quoiqu'elle affirme de nouveau ne plus vouloir se risquer sur le théâtre; puis quand on a bien mangé et bien bu, la tête de la troupe s'aperçoit qu'il est temps de songer à rejoindre sa queue; mais on n'a rien arrêté avec Angely, aucun des ouvrages où il joue n'est monté par la troupe d'Auxerre qui est fort incomplète et ne possède qu'un répertoire excessivement borné.

Cependant, le soir Angely se rend au théâtre; il veut absolument débuter; il se donne tant de peine, qu'il trouve enfin moyen de faire annoncer pour le lendemain *Fra Diavolo* sans chœur, et c'est lui qui jouera *Fra Diavolo*. Il retourne à son hôtellerie faire tous ses préparatifs pour paraître avec éclat sur la scène d'Auxerre; Cerisette est obligée de se mettre tout de suite à rafistoler certaines parties des costumes qui ne sont plus en bon état. Angely donne ses instructions à sa maîtresse et se couche, afin de ne point se trouver trop fatigué pour jouer le lendemain, ce qui ôterait de la fraîcheur à sa voix.

La jeune fille passe presque toute la nuit à border un manteau, rétrécir un pantalon, faire une ceinture, attacher des paillettes sur une veste de bandit napolitain; ce travail amuse peu Cerisette, il lui fait faire de nouvelles réflexions sur la profession qu'exerce son amant; elle la compare involontairement à la veste de *Fra Diavolo* qu'elle est en train de pailleter, et qui est très brillante de loin, mais qui n'a plus le même charme vue de près.

Angely s'éveille fort tard, Cerisette s'était endormie sur le superbe costume du brigand italien; le jeune homme la réveille, la gronde un peu, puis essaye

son habit en se mirant devant une glace; et comme le costume va fort bien il demande pardon à Cerisette de l'avoir grondée; puis il se deshabille et se met à vocaliser, à repasser les morceaux qu'il doit chanter le soir. Il se dispose à partir pour la répétition lorsqu'on vient lui annoncer de la part du régisseur que le spectable du soir est changé. On ne peut pas donner *Fra Diavolo*, parce que monsieur Lulu qui fait le rôle de Lorenzo n'est pas en état de chanter.

Angely est désespéré, il s'arracherait les cheveux s'il portait une perruque.

« — Qu'est-ce que c'est donc que ce
» monsieur Lulu, » demande Cerisette,
« il me semble qu'il n'était pas hier
» de notre déjeûner, je n'ai pas enten-
» du prononcer ce nom-là.

» — Eh non ! il n'y était pas ! et voilà
» justement pourquoi il ne veut pas
» jouer ce soir... Oh ! je parierais que
» c'est la seule raison de sa prétendue
» indisposition !.. J'ai invité hier la
» tête de la troupe à déjeûner seule-
» ment...

» — Et ce monsieur fait partie de la
» queue ?

» — Oui, il se sera trouvé offensé de
» ne pas être du déjeûné.

» — Il fallait inviter la tête et la
» queue alors.

» — Il fallait n'inviter personne,
» j'aurais beaucoup mieux fait !.. Ah!
» ma pauvre Cerisette, tu as raison !..
» ce n'est pas tout plaisir que d'être au
» théâtre, mais corbleu, nous allons
» voir.

» — Que vas-tu faire ?..

» — Je vais d'abord trouver mon-
» sieur Lulu...

» — Et après?

» — Et puis... je lui dirai... qu'il
» faut qu'il joue ou se batte en duel
» avec moi...

» — Un duel... ô mon Dieu... et s'il
» vous tuait...

» — Alors cela me serait égal qu'on
» ne jouât point *Fra Diavolo*.

» — Et que deviendrai-je, moi...

» — Tu irais à Bagnolet trouver ton
» militaire. »

Cerisette porte son mouchoir sur ses yeux, en murmurant :

« — Ah ! c'est bien vilain ce que » vous me dites-là... monsieur... vous » me punissez cruellement de vous » avoir suivie ! »

Angely n'écoute plus Cerisette, il est furieux, il ne sait pas encore ce qu'il fera, mais il veut jouer ou se venger. Il est sorti ; il se rend chez monsieur Lulu, celui-ci fait dire qu'il est trop malade pour recevoir personne, Angely force la consigne, jette de côté la domestique qui veut l'empêcher d'entrer, et pénètre enfin jusqu'à monsieur Lulu qu'il trouve assis devant une table et en train de manger des côtelettes

aux cornichons, et de la salade de laitue enjolivée d'œufs durs.

« — Mon cher camarade, » dit Angely d'un ton gouailleur. « Voici un » déjeûné qui me semble un peu lourd » pour un homme aussi malade qu'on » me le disait.

» — En effet, » reprend monsieur Lulu en ricanant. « C'est moins déli- » cat que ce que vous avez offert hier » à mes camarades... mais ceci est assez » bon pour moi... et puis mon estomac » n'est pas malade.

» — Et votre gorge ne l'est pas da-
» vantage quoique vous vous disiez en-
» roué.

» — C'est pour guérir ma gorge que
» je mange du porc frais et de la sa-
» lade.

» — Tenez, monsieur Lulu, ne plai-
» santons plus, laissons de côté ces
» petits moyens que nous employons
» avec les auteurs dont nous ne voulons
» pas jouer les rôles. Vous vous portez
» aussi bien que moi, et vous jouerez
» ce soir dans *Fra Diavolo*... Je vais

» faire poser d'autres affiches, et de-
» main je vous offre un déjeûner mon-
» stre.

» — Mon cher camarade, je suis dé-
» solé de vous refuser, mais j'ai vrai-
» ment mal à la gorge, je ne peux pas
» chanter.

» — Vous passerez vos morceaux.

» — Ce n'est pas dans mes habitu-
» des.

» — Pour une fois...

» — Je ne jouerai pas ce soir.

» — C'est votre dernier mot.

» — Absolument.

» — Alors c'est une méchanceté que
» vous me faites pour m'empêcher de
» débuter.

» — Prenez-le comme vous voudrez!

» — Voilà comme je le prends. »

Et Angely s'empare du saladier et du plat de côtelettes qu'il lance à la tête

de monsieur Lulu ; celui-ci pousse les hauts cris parce qu'il lui est entré du vinaigre dans les yeux et que cela le pique horriblement. Angely laisse crier monsieur Lulu, il s'en va, en ayant soin d'arracher toutes les affiches de spectacle qu'il trouve sur son chemin. Il se rend chez les artistes qu'il a traités la veille, il espère trouver chez eux de bonnes dispositions à son égard, et les moyens de remplacer monsieur Lulu. Mais l'un se plaint de la migraine ; un autre prend du thé ; celui-ci a des coliques et celle-là a mal aux nerfs pour avoir bu du champagne la veille.

Angely ne peut faire remplacer mon-

sieur Lulu, bien au contraire ils voudraient se faire remplacer eux-mêmes. L'amant de Cerisette les quitte de fort mauvaise humeur. Il se rend au théâtre ; arrivé devant la salle de spectacle, il entre dans un café qui est en face, se fait donner une grande feuille de papier blanc et écrit dessus en lettres majuscules : Relâche pour cause d'indigestion.

Puis à l'aide d'une douzaine de pains à cacheter, Angely va coller ce papier sur l'affiche du théâtre. Ensuite il retourne à son auberge, demande son compte, et pour payer les frais de son déjeûner de la veille est obligé de ven-

dre son beau costume de *Fra Diavolo*.

Une heure après Angely était de nouveau en voiture avec Cerisette, seulement sa malle était moins lourde et sa bourse ressemblait à sa malle.

La jeune fille qui voit son compagnon pensif et sérieux, contre son habitude, n'ose plus se permettre de lui demander où ils vont.

Mais la voiture qu'ils avaient prise n'allait pas plus loin que Joigny, petite

ville où il y avait garnison, mais où l'on n'avait point alors de comédiens.

« — Nous repartirons demain ! » dit Angely d'un ton tragi-comique. « En » attendant vivons bien modestement » pour économiser ma garde-robe. » C'est un temps à passer, ma chère » amie ! mais ensuite viendront les » grands succès, la fortune, la bom- » bance et les plaisirs. »

Cerisette ne se plaignait pas, mais elle soupirait souvent.

Plusieurs semaines s'écoulent pen-

dant lesquelles les deux jeunes gens courent de ville en ville après une troupe sédentaire ; mais on était dans le cœur de l'été, le temps était magnifique, la chaleur accablante et le théâtre fermé dans la plupart des petites villes où arrivaient Angely et Cerisette.

Les voyageurs étaient obligés pour payer leurs frais de route, de vendre quelques pièces de la garde-robe du jeune premier ; encore ce secours menaçait-il de leur manquer, car en arrivant à Montereau, Angely ne possédait plus dans sa malle qu'un costume complet de marquis.

Mais à Montereau on trouve le théâtre ouvert; il y a une troupe de comédiens. Angely embrasse Cerisette, ce qui lui arrivait bien moins souvent depuis qu'il était obligé de vendre sa garde-robe, et il s'écrie :

« — Tout est sauvé !.. Je vais jouer » ici, j'aurai un énorme succès, » on fera de l'argent, et vive la » joie !.. »

Et il court trouver les artistes qui exploitent le théâtre de l'endroit : Ce-

risette attend avec impatience son retour ; Angely revient l'air satisfait, en disant :

« — Je jouerai demain, j'aurais joué » ce soir si on avait eu le temps de faire » des affiches; j'ai trouvé de bons en- » fants, très aimables... tout disposés » à m'être agréables... mais quelle » pâne ! Ils font à peine de quoi payer » leur aubergiste... N'importe je joue » demain *Joconde* et *le Nouveau* » *Seigneur*.

» — Et tu n'as plus qu'un habit de » marquis.

» — Quant à cela ils m'ont dit qu'ils
» n'étaient jamais embarrassés... *Il ne*
» *faut pas prévoir les malheurs de*
» *si loin !* »

Le lendemain, Cerisette, qui a accompagné Angely au théâtre pour l'aider à se costumer, remarque que les nouveaux camarades de son amant se font des faux cols en papier, des jabots en papier ; l'un d'eux, obligé d'être en noir, se décide, faute de bas de cette couleur, à mettre sur ses jambes une couche de cirage anglais. Un autre n'ayant pas de quoi acheter du rouge

végétal, s'est procuré des guignes, dont il exprime le jus sur les pommettes de ses joues; enfin pendant la première pièce, qui se passe à l'époque de la régence, un seul acteur possède un habit de l'époque, aussi dès qu'il rentre dans la coulisse, il ôte son habit qui est aussitôt endossé par le personnage qui entre en scène ; de cette façon le même costume sert à tous les personnages, mais lorsqu'ils doivent être plusieurs en scène ceux qui sont en manches de chemise, parlent derrière un paravent.

Angely retourne son habit pour pa-

raître d'abord en *Frontin* dans le *Nouveau Seigneur;* lorsqu'il vient ensuite en seigneur, il a mis son habit du bon côté, et il obtient un succès foudroyant. Ses camarades se pressent dans les coulisses pour l'admirer ou plutôt pour admirer son costume de marquis, depuis longtemps on n'avait pas vu à Montereau un artiste aussi bien mis. Mais lorsqu'il s'agit de jouer *Joconde*, Angely qui n'a pu se procurer qu'un vieux costume de Turc, préfère paraître encore en marquis; d'autant plus qu'il a remarqué aux premières loges une femme qui le lorgnait beaucoup.

En effet, avant le dernier acte, un petit garçon s'introduit sur le théâtre et remet à Angely un billet écrit au crayon et qui contenait seulement ces mots :

« Après le spectacle on vous offre à » souper. Le petit commissionnaire » vous attendra devant le théâtre pour » vous conduire ; répondez-lui seule- » ment : oui ou non. »

Le jeune premier n'avait pas l'habitude de répondre non, à ces sortes d'invitations ; après avoir dit un oui

très accentué au petit garçon, il ne songe plus qu'à se débarrasser de Cerisette, ce n'était pas difficile; il lui annonce que plusieurs amateurs de la ville viennent de lui offrir à souper; qu'il a dû accepter, mais qu'il ne saurait se permettre de la mener avec lui chez des étrangers; il l'engage donc à retourner à leur auberge, sans même attendre la fin du spectacle, et à se coucher sans être inquiète s'il ne revient que tard dans la nuit.

Cerisette se montre très docile; elle ne voit rien de surprenant à ce qu'on

ait engagé Angely sans elle, celui-ci pousse la prévoyance jusqu'à faire reconduire la jeune fille à leur auberge. Cerisette, encore toute préoccupée des expédients employés par les acteurs de Montereau pour se faire des costumes, est de plus en plus désillusionnée sur la carrière dramatique, et se couche en se disant :

« — Je n'aurais jamais pu me déci-
» der à me faire des couleurs avec des
» guignes. »

Il est neuf heures passées, lorsque Ce-

risette s'éveille, les voyages commençaient à la fatiguer, elle espérait se reposer enfin quelques jours à Montereau : mais en regardant autour d'elle c'est avec une sorte d'effroi qu'elle se voit seule ; Angely n'est pas rentré, et pourtant le soleil doit être levé depuis longtemps ; elle se hâte de s'habiller, puis elle sonne, et une servante paraît.

« — Quelle heure est-il » ? demande Cerisette.

« — Neuf heures sonnées madame. »

Cerisette avait toujours envie de dire : vous vous trompez, quand on l'appelait madame, cependant elle se contient et reprend :

« — Et mon... mon... monsieur... » enfin... Angely n'est pas re- » venu...

» — Non madame... mais il est venu » un commissionnaire qui a apporté » une lettre pour vous en rapportant » les costumes de monsieur votre mari » et qui a payé toute la dépense y

» compris le déjeûner que je vais
» vous servir dès que vous aurez
» faim. »

Cerisette ne comprend pas bien ce que lui dit la servante, mais celle-ci se hâte de lui apporter le paquet et la lettre. Le paquet renfermait le brillant costume de marquis. La lettre écrite par Angely contenait ces mots :

« Ma chère Cerisette, je suis obligé
» de te quitter pour quelques jours,
» j'ai à terminer une affaire dans les

» environs, et je ne puis t'emmener.
» Mais j'ai payé toutes les dépenses à
» notre auberge, de plus, je te laisse
» mon costume complet de marquis,
» avec l'épée ; il me revient à vingt
» napoléons. Tu en auras bien cent
» francs, avec cet argent, rends-toi à
» Sèvres ou à Saint-Cloud, c'est tout
» près de Paris, et tu n'en es pas loin ;
» ensuite, soit que tu habites Saint-
» Cloud ou Sèvres, va te promener
» tous les jours dans le parc,
» qui sépare les deux pays, rends-toi
» devant la grande pièce d'eau,
» de midi à deux heures ; j'irai
» t'y retrouver très incessamment. Au

» revoir, ton sincère ami, Angely. »

La lecture de cette lettre ne semble pas beaucoup impressionner Cerisette; avait-elle déjà cessé d'aimer Angely s'attendait-elle à son abandon, ou plutôt croit-elle à ce qu'il lui écrit et espère-t-elle que son absence ne sera pas longue? Nous ne pouvons encore lire dans le cœur de cette jeune fille; attendons pour la juger.

Cerisette a donc pris son parti; elle ne croit pas devoir refuser d'accepter le déjeûner qui est payé d'avance; tout en déjeûnant, elle prie la servante de

lui trouver quelqu'un qui achète des habits de théâtre, la domestique va chercher le plus gros fripier de la ville. On étale devant lui le costume pailleté; il l'examine, le tâte, le retourne, et en donne cinquante francs. La servante s'écrie qu'elle va chercher des acteurs qui en donneront plus; ce fripier offre alors soixante francs, et Cerisette qui sait bien que les comédiens qui sont à Montereau ne sont pas en position de lui acheter le costume de marquis, le cède pour soixante francs, à condition qu'on lui indiquera le chemin pour aller à Sèvres ou à Saint-Cloud.

« — Madame, dit le fripier, le plus » court est de vous rendre d'abord à » Paris; de là on vous conduira à Sè- » vres ou à Saint-Cloud pour dix ou » douze sous, soit en coucou, soit en » omnibus.

» — Mais pour aller d'ici à Paris?

» — Oh! il ne manque pas de voi- » turcs, dit la servante, il va en partir » une à onze heures, si madame veut, » je vas lui retenir une place... c'est » six ou sept francs... ou huit francs ou » neuf francs.

» — Conduisez-moi plutôt avec vous, » car mon paquet est tout prêt et je » n'ai pas besoin de rester ici plus long- » temps.

» — Volontiers madame. »

Cerisette a mis son argent dans sa poche, elle tient son petit paquet à sa main; la servante la conduit jusqu'au bureau des voitures; celle qui va partir pour Paris est déjà toute attelée.

Cerisette hésite un moment : elle se demande si au lieu de se rendre dans

une ville qu'elle ne connaît pas, elle ne ferait pas mieux de retourner à l'auberge du *Cerf sans corne*. Mais le souvenir de M. Chatouillé, de sa conduite avec elle n'était pas séduisant, et la jeune fille se dit :

« — En allant à Paris, je ne serai » pas loin de Bagnolet, je pourrai aller » voir ce brave soldat, M. Sabretache, » qui me porte un si vif intérêt... et » qui me dira ce que je dois faire si » Angely ne venait pas me retrouver » dans ce parc, où il me donne rendez-» vous. J'ai toujours sur moi mon pe-» tit médaillon... et dans ma bourse

» ma dame de carreau... Allons, voya-
» geons... cette voiture va peut-être
» me rapprocher de mes parents. »

Et Cerisette monte lestement dans la voiture qui doit la conduire à Paris.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages

CHAP. Ier. — Le lever. — Une bretelle. 5

II. — Le départ. 35

III. — Variantes pour le déserteur. — Entrée à Nemours. 65

IV. — Une perruque. — Répétition. — Tambours. 121

V. — Un commis voyageur. — Quiproquo. 155

VI. — Le spectacle. — Un bouquet. 191

VII. — Les débuts se suivent et ne se ressemblent pas. 247

VIII. — Montereau. — Une fugue. 291